

Les Fougères noires : moeurs  
et coutumes du pays minier :  
poésies patoises (9e éd.) /  
Jules Mousseron ; préf. de M.  
[...]

Mousseron, Jules (1868-1943). Auteur du texte. Les Fougères noires : moeurs et coutumes du pays minier : poésies patoises (9e éd.) / Jules Mousseron ; préf. de M. Manoël Gahisto ; dessins de M. Lucien Jonas. 1927.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



JULES MOUSSERON

# les Fougères noires



★

POÉSIES PATOISES

★

*Préface de P.-M. GAHISTO*

*Dessins de Lucien JONAS*

★

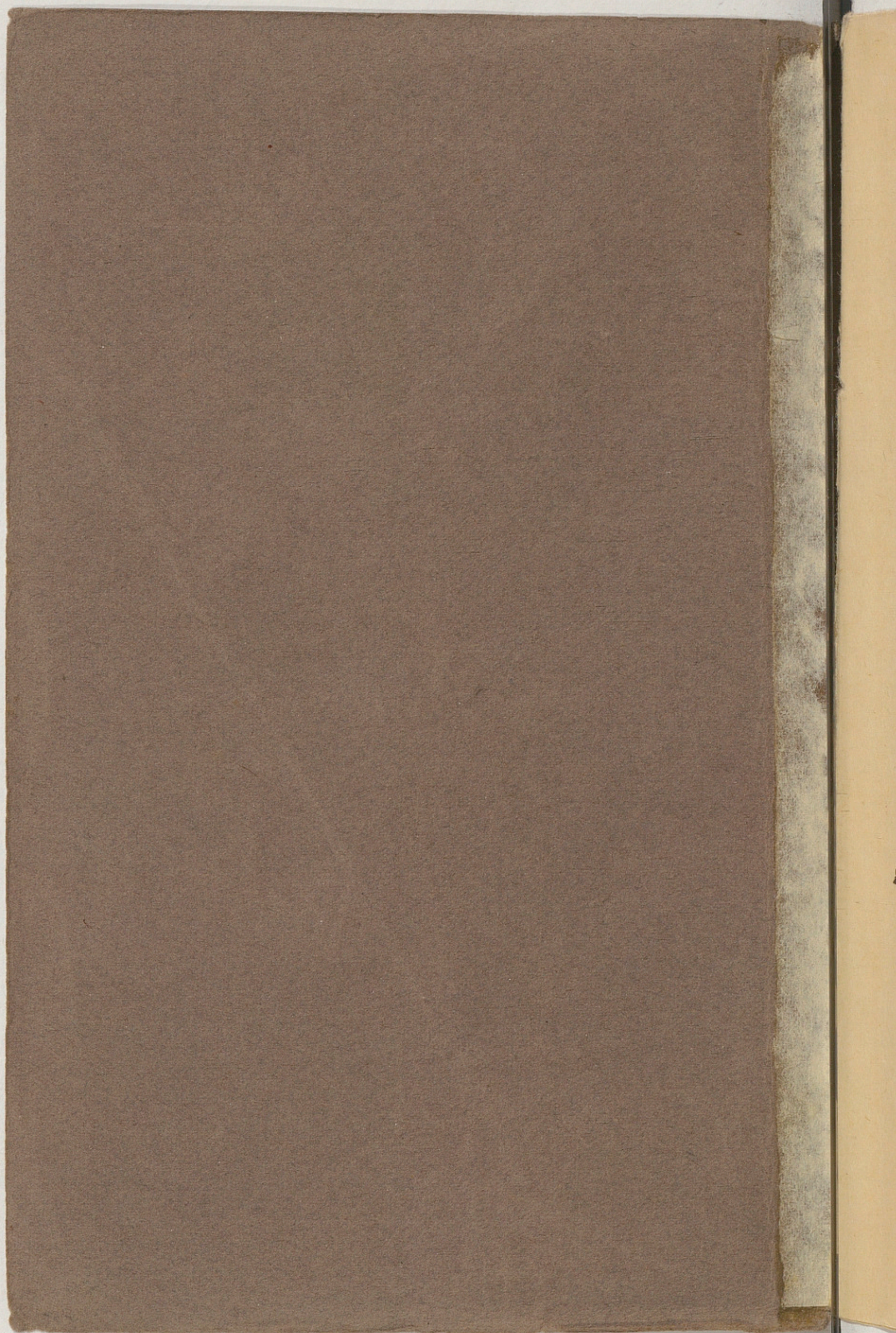
LILLE : à la Librairie Générale, J. TAILLANDIER, 44, 13, Rue Faidherbe  
et PARIS : 75, Rue Dareau (14<sup>e</sup>)

VALENCIENNES ET DENAIN  
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES  
Et chez l'Auteur, 2, rue de Villars, à Denain

1920

TOUS DROITS RÉSERVÉS







Jules MOUSSERON

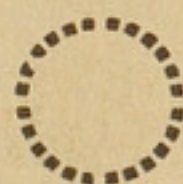
# Les Fougères Noires

.....



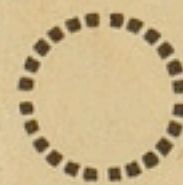
**MŒURS et COUTUMES**  
du Pays Minier

**POÉSIES PATOISES**



Préface de M. Manoël GAHISTO

Dessins de M. Lucien JONAS



LILLE : à la Librairie Générale, 11 et 13, Rue Faidherbe  
et PARIS : 75, Rue Dareau (14<sup>e</sup>)

**VALENCIENNES ET DENAIN**  
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES  
Et chez l'Auteur, 2, rue de Villars, à Denain

1926  
TOUS DROITS RÉSERVÉS

MOUSSERON  
JULES  
VALENCIENNES

802338 (7)



1841

1842

1843

1844

1845

1846

1847

1848

1849

18

no  
Ca  
cu  
vi  
le  
po

et  
d'  
da  
ét  
no  
le  
qu  
da  
po  
ri  
ba  
ou  
vo  
ét





## PRÉFACE



Qui n'apprend, avec un plaisir égal au mien, la bonne nouvelle : le poète patoisant des *Fleurs d'en Bas*, des *Coups de pic et Coups de Plume*, et de bien d'autres recueils non moins chers à notre public septentrional, vient de remonter, des profondeurs de l'Erèbe, les gaillettes de nouvelles et non moins généreuses flambées poétiques !

Le geste est plus significatif que jamais. Les savants et les amateurs d'hypothèses ont estimé déjà le nombre d'années pour lequel notre planète était approvisionnée de combustible minéral, et nos héritiers verront peut-être (s'ils sont témoins d'autant de faits mémorables que nous, qui avons connu le bicycle et le biplan, avec tous les intermédiaires) la consommation hebdomadaire ou quotidienne de houille rationnée, et les derniers vestiges de charbon débités comme notre maryland dans de petits paquets estampillés par la Régie. Comme notre horizon se charge déjà de brumes assez épaisses, il est d'un bel exemple que cette menace d'usure du bon vieux globe où nous vivons soit envisagée avec optimisme, et qu'une voix chante les choses de la Mine comme si elles devaient être éternelles.



Qui sait d'ailleurs ce qu'il en adviendra ?

Je n'ai pas l'intention de prophétiser à ce sujet, d'autant mieux qu'en relisant les œuvres de l'un des préfaciers des précédents Recueils de Jules Mousseron, j'ai trouvé un conte de *Vieille Flandre* où le danger de ce genre de fantaisies est mis à jour. On y voit les gens de Flandre, une après-midi de foire, interroger un vieillard inconnu sur ce que l'avenir réserve à leur pays. Et cet homme de dire, en dépit des exclamations qui l'arrêtent d'abord :

« Je vous répète, gentille damoiselle, que votre pays  
« sera prospère ( dans six cents ans ) . . . Il sera prospère,  
« mais à quel prix ! Les maisons seront noires : la bri-  
« que, faite avec votre argile à la couleur de paille, per-  
« dra sa belle teinte roussie. Les hommes, dans ce milieu  
« infernal, seront noirs aussi ; car ils descendront dans  
« les profondeurs du sol pour en tirer la précieuse roche  
« noire qu'on viendra leur acheter à prix d'or. Et, dans  
« ce décor sombre, les flammes des hautes cheminées  
« viendront mettre, sous le ciel empli de fumées, des  
« reflets aussi tristes que ceux du soleil couchant ».

Le public de ce temps-là se moque du devin trop clairvoyant, et l'appelle diseur de sornettes, sorcier et fou.

S'il nous avait été infligé de naître dans le Denain d'il y a six cents ans ; de connaître les bords de l'Escaut verdoyants et paisibles comme ils l'étaient alors ; si nous avions compté parmi les contemporains. « du très puissant Aldebert, comte d'Ostrevant, et de la belle Reine son épouse, nièce du roi Pépin, qui, avec leurs dix filles, vinrent fonder l'église et le cloître de Denain », ou bien de Régnier au Long Col, comte de Hainaut, qui les vint plus tard restaurer, nous eussions été incapables, certainement, d'imaginer la prospérité soudaine et la transformation totale qui attendaient ce pays, après 1815.



Il faut tout le labeur patient et fervent d'un André Jurénil pour rétablir, aujourd'hui, même la liaison entre ce passé lointain et notre présent oublieux. L'on ne pouvait deviner, et, par surcroît, notre présent ne peut déjà plus interroger qu'à grand effort les événements d'autrefois.

L'avenir interdit à nos commentaires, je le respecte sans restriction. Cependant, les trouvailles des savants contribueront à le faire, et nous devons bien constater, aujourd'hui, qu'elles paraissent devoir nous ramener, tôt ou tard, aux choses de la Mine.

Nous essayons, en ce moment, de conquérir les voies de l'air, d'abandonner de nouveau les belles grand'routes du XVIII<sup>e</sup> siècle et de l'Empire, auxquelles l'essor de l'automobilisme avait rendu l'animation, pour franchir les distances en avion. Ce n'est là qu'une façon de se déplacer ou de transporter des richesses, et non la moins frayeuse, il faut bien l'avouer. L'aviation ne nous rend pas un boisseau de blé de plus : elle ne crée rien en soi. Si bien que le jeu de bascule, par lequel l'humanité oscille sans cesse d'un extrême à l'autre du domaine de la recherche, peut la ramener soudain à des préoccupations moins somptuaires.

Des assises de la planète nous ne connaissons pas tous les secrets ! Nous ne leur avons arraché qu'un nombre très restreint d'éléments, et nous les fouillons jusqu'à plusieurs milliers de mètres de profondeur, certes, mais à la seule poursuite du charbon.

Qui nous assure que toute la masse rocheuse d'alentour est inutile, qu'elle ne recèle pas de l'or, du bismuth ou même de cet orichalque légendaire, condensateur inépuisable de forces actives ? Fatalement, un jour viendra où l'exploration de notre sous-sol à plus de six cents pieds



de profondeur, s'imposera, minutieuse et totale, ouvrant à la vie minière, un nouveau cycle d'efforts.

On comprend que l'instinct divinateur du poète se soit orienté vers ces vertiges, avec sa clairvoyance sensée de toujours.

*Fougères Noires* du fond, qu'avez-vous vu jadis, il y a quelque cent mille ans, quand vous balanciez, à la brise, vos délicates folioles, sous le plein soleil toujours égal ?

N'avez-vous pas deviné la présence de quelque substance rare dans les masses opaques sous lesquelles vous avez été englouties ?

N'avez-vous pas été voisines de quelque rivière charriant de l'or ? Où faudrait-il en chercher la trace ?

Soyez notre guide tutélaire. Nul ne peut dire, sans vous, dans quelle direction nous devons sonder les mystérieux parages où vous dormez.

Ainsi, le nouveau Recueil de vers du poète de la Mine et des Mineurs apporte, dans son œuvre, une note inédite.

Le patois, dont il fait un si judicieux usage, s'y montre toujours ouvert aux trouvailles et aux jeux expressifs. Oserait-on s'en étonner encore ? Ce langage spontané, dont aucune académie ne régleme les formes, libre de créer, libre de ramener au jour d'innocents et merveilleux archaïsmes, est pareil aux éléments du sous-sol où dorment les *Fougères Noires*, dédaignés du vulgaire peut-être, inexplorés surtout, et pleins d'inconnu, de richesses, de hasards. Par comparaison avec lui, le français est un parvenu qui s'efforce de briller, qui peine devant la contrainte des salons, et surtout qui dissiperait son avoir si le latin ne lui assurait une tutelle rigoureuse.

Dans de telles conditions, il n'est pas surprenant que la gaieté s'épanouisse aisément sur les lèvres du poète patoisant, et sans qu'il ait à recourir aux traditionnelles



gauloiseries : les libertés d'observation et d'expression dont il dispose lui en ouvrent la voie, lui facilitent à tout moment la finesse et la souplesse nécessaires. Il suit là d'ailleurs un courant que l'on peut dire universel. Non seulement nos écrivains dialectaux du septentrion rivalisent de verve amusante, mais ceux de Provence ou de Bourgogne.

On a parlé, dernièrement, du patois des paysans de Norwège, quand ils ont imposé à leur capitale, jadis Christiania, un nom tiré de leur landsmaal, *Oslo*, et l'on a cité de plaisants contes de leurs auteurs populaires. Pour ne pas aller aux antipodes, rappelons-nous seulement encore que si l'italien classique est volontiers oratoire ou lyrique, rien n'est gai comme les compositions dialectales du Toscan Neri Tanfucio, du Bolonais Testoni, ou du Romain Trilussa.

On fera peut-être, un jour, de savants articles comparatifs sur ce vaste sujet. Je suis certain déjà que les pièces amusantes de Jules Mousseron, telles qu'il en a placé dans ce nouveau Recueil comme dans les précédents, tiendront un rang excellent en cette galerie, et ceux qui les liront, — leur part est belle dans les *Fougères Noires*, — seront assurément du même avis.

Manoël GAHISTO





Les Fougères Noires



**Les Fougères Noires**

*A mon maître et ami André Jurénil.*

**I**

Quand, jonne incore, au fond del fosse,  
Lon du biau solel, du biau jour,  
J'avos l' temps d' rêver un p'tiot cosse,  
S'lon l' dallach' dé m' travail in cours,

J' pinsos, frémissant d' tout min être,  
Aux choss's qui s' trouvott'nt au-d'sus d' mi,  
— Séparé's pa pus d' six cent mètres  
D'iaux, d' caillaux, d' tierre et d'avettis, —

J' busios à c' qui réjouit l'âme :  
Aux fleurs, au solel, aux moissons ;  
A ceux qu' j'aimos dé m' pus douch' flamme, —  
Surtout à eun' brun' dé m' coron...

I m'arriva, — biau temps d' ma vie, —  
D' tracer avec eun' pointe ed' fier,  
Sur un caillau à l' face unie,  
Mes rêv'ri's in prose ou in vers :



— Prose à cause ed' min ignorance,  
Mais vers pou m' sinsibilité, —  
Ces chers pinsers d' l'adolescence  
In mi s' sont aussi incrustés.

J' voulos m' rapp'ler, r'monté del mine,  
C' qu'in éprouv' dins c' noir parfondeur  
Quand aucun astre n' s'illumine  
Et qu' l'amour germe in un jeun' cœur.

Et, m' tâch' fini', c' jour-là, su terre,  
Voulant r'lir' c' qué j'avos écrit,  
Dins l' pénombre, ed'sus m' morciau d' pierre,  
A l' pâl' lueur dé m' lamp' Davy,

Au verso dé m' pauvre écriture,  
Gaîmint surpris, j'ai découvert  
Quéqu's fougèr's noir's aux fin's nervures, —  
Magnifiqu's aux r'flets d'un ciel clair.

In admirant cheull' belle empreinte,  
Jé n' pouvos m'impêcher d' busier  
Qu'ainsi l' bésain m'avot fait printe  
L' mêm' caillau in guise ed' cahier, —

L' mêm' schiste où l' natur' capricieuse  
Avot, des milliers d'ans pus tôt,  
Inscrit sin histor' merveilleuse,  
Sans savoir si quéqu'un l' lirot.



## II

Gentill's fougèr's noir's, pétrifiées,  
Vot' feuellach' fut vert et touffu,  
Plein d' sèv' parmi l' flor' vivifiée  
Par un solel comme in n' vot pus.

Vous avez frémi sous l' tempête,  
R'posé vos dentell's au biau temps.  
Puis les boul'vers'mints d' not' planète  
Vous ont inglouti's dins l' néant.

Dins l' néant ? — Non. — L'homm' vous découfe  
Aujord'hui près des bancs d' carbon.  
Vous surgissez du fond du gouffe  
Su des plaquett's d'ancien limon.

Peu d'heur's, vous r'vénez à l' leumière,  
Et sous les r'gards d'un être ému  
Vous confiez les clés du mystère, —  
Les secrets des temps qui n' sont pus.

L' vi', tout d'abord, m'a paru sombre... ;  
Oui, fougèr's, noir' comm' vous aussi :  
L' coron noir, l' z'homm's noirs, l' terri d'ombre,  
L' foss' dûss' qu'à douze ans in m'a mis.



Mais d' mêm' qué l' savant r'constitue,  
Par les fougèr's noir's du rocher,  
Les forêts d' l'époqu' disparue  
Et l' règne animal révélé.

D' mêm', mi, pauv' gas si jeune incore,  
Pa l'amour qui guidot m' n'instinct ;  
Par el contrast' del triste aurore  
Dù qu' j'avos comminché m' destin,

Sous l' feumièr' dé m' cité vaillante,  
J'ai trouvé, dins l' pus noir milieu,  
Eun' vi' colorée et vibrante, —  
Grâce à m' naïv'té, grâce à Dieu !

### III

J'ai d'viné l' foyer, l'infant rose,  
Ses projets d'av'nir, ses espoirs,  
La vie animée et sans pose  
Pa l'activité du Dévoir.

J'ai soupçonné les paysaches  
Pu biaux qu' les miens, mais moins aimés ;  
Car ces campagn's aux rich's feuellaches  
D' min cœur n' sé trouvott'nt pas si près.



J'ai vu l' vi' du peupl' qui travalle,  
Et l' forêt humaine à mes yeux  
S'est dressé', vivant', colossale,  
Avec pus d'un point mystérieux.

J'ai r'marqué, dins m' pétiot' jugeote,  
Qué l' mal régnot un peu partout. —  
Dins les coins, si l'in décafote,  
In l' vot rôder comme el grisou.

L' mal est surtout dins l'égoïsse.  
Un jour pourra-t-on l'extirper,  
C' maudit défaut qui martyrise  
Les pauvers gins du monde intier ?

El' mal, sans rémission, mérite  
D'êtr' détruit, perdu tout à fait,  
Comme el fougèr' noire est détruite  
Et n' pourra pus r'naître à jamais.

J'ai passé sur eun' rout' bin noire.  
La vie y-est rud', jé l'ai compris.  
Aussi, sincèr'mint j'aime à croire  
Qu' maints pauvr's ont gagné l' Paradis.

Ch'est ainsi qu' les fougères fragiles  
Ont passé leus momints cruels,  
Consolé's, d'vant la mort tranquille,  
Par un rayon d' joyeux solel.



Quand un peu d' joi' vient à paraître,  
I n' faut point passer à côté,  
Et j'ai voulu partout fair' naître  
Un sourire, eun' bique ed' gaîté.

J'ai tâché d' faire aimer la vie,  
Jugeant qu'avec el' bonne humeur  
Et l' vrai foi dins l' tâche accomplie,  
In peut souvint trouver l' bonheur.





**L' pain d'alouette***A Lucien Jonas.*

Bonheurs d'infants, oh ! joi' naïve,  
Souv'nirs qu'in a l' pus quière à r'vive ;  
Leumièr's qui vous inchant'nt incor  
Dins vos souv'nirs jusqu'à la mort.

In frissonnant d'ais', jé m' rappelle  
L'eune ed' ces innochint's meruelles ;  
Un point d' mes jours les pus heureux  
Qui m' met toudis les larm's aux yeux.

Ch'est un festin d' pain d'alouette. —  
J' vas chi vous dir', tout à l' coyette,  
El pain d'alouett' chuss' qué ch'est :  
Ch'est un pétiot restant d' briquet.

Ch'est deux dogts d' pain, pas davantache  
Avec du burr', du mou fromache.  
L' mineur r'mont' cha pou ses infants  
Du fond del min', chaqu' jour ouvrant.



Ch' t'eun' preuv' qué, mêm' quand i-est à l' fosse,  
El bon mineur pinse à ses gosses.  
Faut qu'i lieu warde un morciau d' pain  
Quand ch' s'rot qu'il arot cor pus faim.

C' pain tant pochéné l' long del route,  
Qué l' mie all' débord' hors des croûtes,  
In a tant d' goût d' s'in régaler  
Qu' l'infant i l' mainge avant d' dîner.

Oui, c' bout d' briquet, — ej mé l' rappelle ! —  
A eun' saveur surnaturelle,  
Pourtant, saupoudré d' noir carbon... —  
J' n'ai pus maingé rien d'aussi bon.

Ch'est comm' quéqu'coss' d'eune îl' lointaine, —  
Un fruit rar' qu'in trouve avec peine,  
Qué l'infant s' imagine exquis,  
Qu'in n' dot mainger qu'au Paradis.

In effet, c' tiot morciau d' tartine  
Vient du fond mystérieux del mine, —  
D'un pays, pou l' gosse, inconnu,  
Qu'il arring' dins s' rêve ingénu.

Qu'i étot contint, min bon brav' père,  
Quand, à l' fosse, éj' d'allos l'arquère...  
Du pus lon qu'i véyot s' tiot fieü,  
I-agitot s' mallette à ses yeux.



I m'imbrassot d'eun' bais' marquante.  
J'impognos l' pain d' mes mains trannantes,  
Et, goulûmint, j' hagnos là-d'dins,  
Espitant l' fromach' dins mes dints !

Jamais d' la vi' j' n'ai pu connaîte  
Pourquoi qu'in nomm' pain-d'alouette  
Cheull' bouchi' d' pain, c' becqui' d' pierrot ....  
Mais qu' ch'étot bon, cha, jé l' connos !

In n' dot point trop tâcher d' comprinte  
L' douch' secret des âm's innochintes ;  
Car el bonheur, tout bin compté,  
Est l' pus souvint dins l' naïv'té.





**L'ouverrier à l' veine**

*A Manoël Gahisto.*

V'là les carbonniers qui passent !  
Leus chabots fait'nt du potin.  
Cha révill' tout l' populace  
Avant cinq heur's du matin.

Ils comminch'nt-té tôt l'ouvrache.  
Leus carbons font d' longs détours.  
Faut qu'ils arriv'nt au criblache  
Timp', pou l' z'ouverriers du jour.

Ils rintr'nt dins l' carreau del fosse,  
L' z'ouverriers à l' vein' premiers.  
Ils s' racont'nt tout bas quéqu' cosse  
In s' ténant les bras croisés.

Ils vont tout drot, vers leu coffe,  
A l' baraqu' quèr' leus othieux.  
Quand i fait frod, i s' récauffent  
Un tiot peu près du grand feu.



Insuite in va prindre es' lampe.  
L'alleumage est d'jà tout fait.  
Les lumièr's s'étag'nt su l' rampe ;  
In dirot l' quatorz' Juillet.

L' visiteur ed' lamp' s'assure  
Del qualité du tamis,  
Et ravette, à l' fermeture,  
Si l' scellé d' plomb est bien mis.

Pou gagner l' cage, in traverse  
Eun' longu' pass'relle in s' suivant.  
L' feu des lamp's étrang'mint berce  
Les silhouett's in ruban.

A trente homm's in s' rimmonchelle  
Dins l' cag', qui plonque d'zous l' sol.  
Nous v'là pindus à l' fichelle,  
Comme un régimint d' guignols.

L' parfondeur est d' sept-cents mètres :  
In deux minut's in l'atteint.  
L' trajet s' passe in f'sant l' causette,  
Fort comique au pus souvint.

A l'accrochache in arrive :  
Ch'est l' gar'-terminus du fond.  
L' quercheu-ch'faux viv'mint s'active  
A nous wuidier d' not' wagon.



Les mineurs s'égaill'nt in bintes,  
Parmi l' souterrain' cité',  
Dins les voi's, les labyrinthes  
Qui mèn' chacun d' sin côté.

El plache est nette in deux s'condes.  
Les trente homm's, in n' les vot pus.  
Ils sont, dins l' nuit l' pus parfonde,  
Disparus, perdus, fondus.

Ils sont partis à front d' taille  
Pa les grands, les tiots boyaux.  
Cha dévind duss' qu'in travaille, —  
A des kilomèt's parfos.

Les uns vont monter l' z'échelles  
Des p'tit's foss's qu'in nomm' *beurtiats* ;  
D'autr's gagner pa des ruelles  
Des *desquindri's* d' cent mètr's bas.

Courbés, les g'noux aux épaules,  
L' lampe inter deux berloquant,  
Les brav's mineurs dégringolent  
Dins des tiots ravins d' fouan.

D'autr's houilleurs aussi s' faufilent  
In haut des plans inclinés, —  
Parfos quatr' treuils à la file :  
Cha n' peut point s'app'ler s' prom'ner.



Ces gins atteingn'nt au pus vite,  
Parmi tant d' différents qu'mins,  
Leus taill's, à l'extrêm' limite  
Dùss' qu'in extrait pou l' momint.

L' trajet est souvint fort rude  
A franchir, et l' compagnon  
Est querqué, s'lon l'habitude,  
D' bos, d'othieux et d' provisions.

Il arrive à s' n'abatache.  
D' chaleur i-est déjà tout cru ;  
Puis tout d' suit' ch'est l' desbottache,  
Car il ouvre à moitié nu.

Juste el temps d'arprindre haleine,  
Et notre intrépide houilleur  
S'attaqu' vaillammint à s' veine  
Dùss' qu'i pioche avec ardeur.

Si, par chance, el veine est belle,  
El travail s'ra simplifié ;  
Mais l' bésonn' s'ra bin cruelle  
Si l' filon est mal sémé.

Alors, comme eun' taupe i creuse...  
D' peine, i téque in s' courbinant.  
I-écorche es' chair courageuse :  
L' mineur chaqu' jour i vot s' sang.



El pic à l' point' fine et sûre  
Abat l' carbon adroit'mint.  
Les gaillett's, les espitures,  
Vont aussi meurtrir ses mains.

Au fur à m'sur' qu'i s'incerne,  
In crot, in l' vettiant in r'trait,  
Qu' dins cheull' nébuleus' caverne  
I s'infonce à tout jamais.

Si trop dur'mint l' veine all' colle,  
El *martiau- piqueur* est là.  
L'air comprimé ju' sin rôle :  
L' mécanique' rimplach' les bras.

L'homm' s'allong' dins s' tro ; l' machine  
L'ébranl' dé s' mouv'mint brutal ;  
L' poussière invahit s' poitrine,  
Et l' tapache est infernal.

Tout' l' journé', dins s' veine étroite,  
L' mineur va piocher, boiser.  
C' vein', grande ou p'tite, i l'exploite  
Tant qu' sin corps peut y intrer.

Eclairé dé s' pâl' leumière  
Qui s'imprisonn' sous l' tissu,  
I va, grouillant dins s' tanière,  
S' saouler d' corach' tant et pus.



S' corps zébré d' marbrur's et d' griffes,  
Chiré d' sueur et d' carbon,  
Par l'âme in feu qui l'avife  
Jusqu'au bout i tiendra bon.

I puis'ra s' forche et s' corache  
Dins l' bien-être ed' ses infants,  
Et dins l'ivress' du d'allache  
I vot leus minois riants.

Quand i-ara fini s' journée,  
I r'mont'ra au jour, heureux,  
Avid' del leumièr' dorée  
Qui réjouira ses yeux.

I s' lav'ra des pieds à l' tiête.  
In rien d' temps, propre à plaisi,  
I s'attaqu'ra à s' n'assiette :  
L' rata s'ra bintôt fiscuit.

I lira s' journal insuite,  
Puis f'ra s' niquet in feumant.  
S' femm' rascoudra s' pip' bin vite :  
I l' laiss'rot kaire in dormant.

All' n' dira pus eun' parole  
Pou qu' sin homm' peuch' s'arposer.  
Les infants, rintrant d' l'école,  
D' leus bais's viendront l' réveiller.



**Quatre sous d' bonheur !***A Jean Ott.*

Les goss's indiminchés s'incour'nt vers el ducasse.  
Seul, un gamin nippé d'affutiaux miséreux  
N'a point d' sou pou sortir. I reste et fait l' gymnasse  
Su l' barrièr' dé s' gardin pou juer au « faiseu d' jeu ».

Un homm' passant par là, touché dé c' triss' contrasse,  
Jette eun' pogni' d' monnaie à tierr', sous l' pauv' loqu'teux,  
In li criant : « Eh ! tiot ! t' laiss' kair tes sous, ramasse !  
In m'tant tes gamp's in l'air t' perds tes liards, brissodeux » !

Sans fair' vir' l'émotion heureux' qui l' décatouille,  
L'homm' s'éloign' discrèt'mint, les yeux mouillés d' bonheur.  
Su s' fauss' barr' parallèl' l'infant y va d' bon cœur.

Comm' l'harcule imbulant d'avant eun' généreuss' foule  
Sait prolonger fièr'mint sin périlleux effort,  
L' tiot s' balanch' radieux d'zeur sin royal trésor !







Blanc et Noir



**Blanc et Noir***A Henri Gauquié.*

Ravettiez c' biau cafu qui passe,  
Les bras nus, l' gorge in liberté.  
Dins l' carbon qui barbouille es' face,  
Ses francs yeux donn'nt tout' leu clarté.

Un mouchoir incadre, avec grâce,  
S' biau visach' d'ébène esculpté,  
Dûss' qué s' bouch' moutre eun' joli' trace  
Comme eun' frais' sous l' rosé' d'été.

Au matin, quand l' déjeuner sonne,  
C' carbonnièr' pass' près dé m' maisonne  
In mordant à mêm' dins s' cantiau.

Et ses dogts noirs, su s' blanqu' tartine,  
Font qu'à chaqu' fos in s' imagine  
Vir el clavier d'un piano.





**A un jeune ouvrier mineur***A Ernest Laut.*

Il est just' qué chacun s'armu' pou sin bien-ête, —  
Tout'fos, bin intindu, sans nuire à sin prochain ;  
Mais, ti, min jonn' mineur, si t' vi' n'est point douillette,  
Dins tin sort song' pourtant c' qu'ont souffert tes anciens.

Dins l' temps, pour acruir l' soif qui s'quot not' lulette,  
In buvot, au baril, del iau tout unimint.  
C' baril, du jour au fond del foss' faisot l' navette :  
D'avoir chacun s' flacon in n'avot pas l' moyen.

J'ai vu un hiercheu boir' del iau à même el bonte,  
T'nant l' baril à bout d' bras comm' s'i soulév'rot l' monte,  
Magnifique ed' biauté dins l' fermièr' dé s' sueur !

Les temps passés sont outr', bin sûr, ch' n'est point dommache.  
Tout d' mêm', busi', jonne homme, aux misèr's d'un autre âche,  
Et tin bout'lot d' café t' semblera bin meilleur !





**Hommage « Aux Rosati de Paris »****EN REMERCIEMENTS POUR LES HONNEURS DE LA ROSE**

J'étois fait pou vir les viell's chosses.  
J' sus v'nu au mont' dins les corons,  
Et les démeur's, si près del fosse,  
Semblott'nt viell's sans l'êtr', pau carbon.

Mémèr' Laït', quand j'étois jonne,  
M'a wâté d' ses vieux r'frains bercheurs.  
S' chér' figure, aussi ridé' qu' bonne,  
Reste in mes yeux comme in min cœur.

Autour ed' mi, dins l' peupl' tranquille,  
J'ai intindu l' viell' langu' qui m' plaît,  
Transmis' d' grand'mère à l' pétiot' fille,  
Comm' cha, sans qu'in n' l'écriv' jamais.

Puis, galibot d' douze ans à peine,  
Au fond del fosse in m'a planté  
Pour aider à l' tâch' quotidienne  
D'un vieux brav' mineur tout déj'té.



Là, sous les ténèbr's si parfontes,  
Mes yeux d'infant vont rincontrer  
Les saquois les pus viell's du monte :  
Les filons d' carbon dins l' rocher.

Alors, dins l' schiste ej' fouille, éj' pique,  
Et, troublé, j' découvre, in ses flancs,  
Les empreint's des fougèr's antiques,  
Infoui's d'pus des milliers d'ans.

Tout frémissant, l' pétiot bonhomme  
Admire el fleur aux fins détals  
Qui existot avant les hommes  
Au premier éveil végétal.

Dins l' patois, not' bon vieux langache,  
— Cossiau d'où l' français i-est sorti, —  
Idiome accueillant du villache,  
Non usé d' tant avoir servi,

J'ai canté les choss's les pus vieilles :  
L' famill', l' travail, l' bonté, l' devoir,  
L'indulgenc', l'amitié fidèle,  
L' bonheur dins l'apaisant espoir.

Pou canter les pein's les pus pires,  
Dins m' vi' j' n'ai point eu b'soin d'in s'mer.  
Pou l' z'effacer par un franc rire,  
L' bon Cafougnette est v'nu m'aider.



D'humains artiss's, sans qué j' m'in doute,  
Suivott'nt ed' lon mès premiers pas :  
Les « *Rosati* », su l' seuil dé m' route,  
Sans mé l' dire i m' tindott'nt les bras.

Quand l'hommm' des ténébreus's contrées  
S'infonçot à mill' pieds parfond,  
Dins eun' fosse, avec ses pinsées,  
Et s' tiot' lampe attiqué' au front,

I n' busiot point qu' même un p'tit nombre  
Ed' comarat's arott'nt connu  
Sin œuvr' modeste, écrit' dins l'ombre,  
In l'espac' jadis méconnu.

Ainsi l' Temps dessin' des fougères  
Su les caillaux durs comm' du grès,  
Imprimant ses nervur's légèr's  
Su l' noir d'un destin ignoré...

Et vous, amis, ch'est à n' pas croire :  
Pou faire un contrast' radieux  
Avec les viell's choss's dé m' Vill' - Noire,  
Vous v'nez rajeunir m' cœur ed' vieux.

Vous v'nez offrir, âm's généreuses,  
Au pauv' mineur, poèt' si p'tit,  
L' Rose infantine et merveilleuse,  
L' Ros' toudis jeun' des « *Rosati* ».



C' t'emblèm' touchant, cheull' fleur divine,  
Offert' par l'amitié surtout,  
J' l'import'rai d'main au fond del mine,  
Bonn's gins, pou mieux pinser à vous.

Sous sin calic', l'odeur muchée  
Parfeum'ra m' travail à plaisir,  
Comme, in mêm' temps, eun' douch' pinsée  
Imbaum'ra m' cœur d' vot' cher souv'nir.

PIÈCE DITE PAR L'AUTEUR A PARIS,  
A LA « *Fête d'Hiver des « Rosati »*,  
LE 21 DÉCEMBRE 1924.





**Misères Sœurs**

*Au Maître Auguste Dorchain.*

Pierr', ch' t'un jeun' mineur malate  
Et d'jà père ed' quatre infants.  
C' pauv' malheureux comarate  
Est un ouvrier vaillant.

Autant qu'i peut, i s' démène  
Pou qué s' femme et ses tiots fieux  
N' fuch'nt-té pas trop dins la gêne,  
Malgré leu sort malchanceux.

Jusqu'au bout, au fond del fosse,  
Il a voulu résister. —  
Pâtissant d' douleurs atroces,  
I d'allot quand même ouvrier.

L' matin, fallot qu'i décampe  
Sans parfos avoir dormi.  
Quand, à l' fosse, i prénot s' lampe,  
Tout l' monte avot pitié d' li.



S' bonn' femme, eun' douch' créature,  
L' fleur des brav's gins du coron,  
S' privot d'eun' pauv' bique ed' burre  
Pou sout'nir sin compagnon.

Quand all' véyot d'aller s' n'homme,  
L' matin, avant l' petit jour,  
Flageolant comme un bonhomme,  
All' brayot jusqu'à sin r'tour.

A l' fin Pierr' kaïot in ruine.  
Not' bon méd'cin, d'avant ch' l'effort,  
L'eximpta d' desquinte à l' mine,  
Craint' del vir armonter mort.

Fallot pourtant qué l' ménache  
Maing' du pain. Not' bon docteur  
A fait obtenir eun' « plache  
Au jour » à not' brav' mineur.

I li-a fait gagner s' journée  
Comm' gard'-barrière au qu'min d' fier.  
Là l' bésonne est pus aisée :  
In y respire el bon air.

Pierre arprind du poil del biête.  
V'là qu'i s'argrinque un tiot peu...  
S' chér' femm' quand alle el ravette,  
I li vient d' bonn's larm's aux yeux !



Mais ses forch's n'arvienn'nt pas vite...  
S' barrière, il l' pousse in téquant,  
Et r'tourn' viv'mint à s' guérite  
In s'écroulant su s' vieux banc.

Pis s' barrière est in plein' ville.  
I pass' là des milliers d' gins.  
Tout' l' saint' journé' cha défile :  
Des trains, cor toudis des trains !

Pierr' n'est point souvint à joque.  
Su s' porte à treill's in peut l' vir  
Loqu' comm' sin drapeau in loques,  
Et souvint prêt à fonflir.

Aussi, quand s' femm' si vaillante  
Vient li apporter sin r'pas,  
Tant qu'i pluquette es' bout d' viante,  
All' fait l'ouvrach' dé s' pauv' gas.

Car alle est cor bin accorte,  
Malgré ses mioch's à él'ver,  
Et s' poigne est solide et forte  
Quand l' barrièr' dot fonctionner !

Véyant qu' sin homme i s'arposse,  
All' s'in r'tourn' point à s' logis.  
Sin pus vieux, un bon p'tiot gosse,  
Sait sogner les aut's péti's.





Le Garde - barrière



All' reste el pus longtemps possipe  
Près d' sin homme et d'un vieillard  
Qui vient souvint saquer s' pipe  
Dins l' guérit', jusqu'à bin tard...

Ch'est Canioulle, un vieux d' la vielle,  
Ancien mineur artraité, —  
Un qui n' l'a jamais eu belle,  
Qui connot l'humanité...

Eun' fos, d'visant d' leu misère,  
Dins l' guérite, inter euss's trois,  
Canioulle, el bon vieux pépère,  
Dit : « J' vas vous dire eun' saquoi.

« Vous savez qué j' sus in r'traite ?  
« M' tiot' pnsion n' mé suffit point.  
« Seul'mint, m' z'infants sont honnêtes  
« Et n' mé laiss'nt manquer dé rien.

« Mais j'ai tant ouvré d' ma vie  
« Qu'i faut qué j' m' armue incor,  
« Ou j' vas morir si j' m'innuie  
« Et n' sais quoi faire ed min corps.

« J' voudros, par grâc' pou m' vieillesse,  
« Dins vot' travail vous aider.  
« N' mé laissez point à l' détresse,  
« Vous qué j' vos si volontiers !



« J' f'rai l' barrièr' mieux qu' vous, sans r'proche.  
« Vous, Pierr', donnez m'in raison ;  
« Vous, femm', vous-in à vos mioches :  
« Vot' plache est à vot' maison.

« Mais jé n' veux point qu' cha vous coûte,  
« Rien qu' quand Pierr' ming'ra ichi  
« Et qu' vous buvrez vot' chirloute,  
« D' mettre eun' tasse in pus pour mi ».

D'emblé' l'affair' fut conclue  
Au contint'mint du trio.  
Et l' bon Canioull', l'âme émue,  
S'a mis à l'ouvrach' sitôt.

D'pus c' temps, l' vieux, sans tintamarre,  
Avec Pierr' chaqu' jour i vient,  
Et, pus fier qu'un chef ed' gare,  
I fait l' barrièr' gratuit'mint.

Mêm' par nuit, n' faut point li dire :  
Il est là. I-a moins d' travail, —  
Et comme el vieux n' sait point lire,  
Pierr', par nuit, li lit l' journal.

Ils sont deux inséparapes.  
Pierre i souffre in s' résignant  
Et n' sé plaint jamais, l' pauv' diape :  
S' garchon touche à ses treize ans.



Bintôt i-ara d' l'assistance :  
S' tiot à l' foss' gagn'ra quéqu's sous,  
Et cha li donn' l'espérance  
Qu' sin ménach' joindra les bouts.

Pis Canioull', qu'il a si quière,  
A l' barrièr' né l' quitt' jamais.  
I s'ador'nt comm' deux\bons frères,  
Ces pauv's débris périmés.

Eun' scèn' qui-est divin'mint belle,  
Ch'est l' jour du diminch' surtout, —  
Dins l' tiot' guérite in chapelle,  
Ed' vir rassemblés tertous :

L' vieux Canioull', la bonté même ;  
Pierre, el douch' résignation ;  
Norine, el modèl' des femmes ;  
Les goss's, ang's d'admiration.

Cheulle histoire est véridique :  
In peut l' prouver, si l'in veut...  
Puiss'nt ces vertus magnifiques  
Fair' méditer l' z'invieux !





**Aux Enfants de Liévin****morts pour la France**

Un peupl', grouillant sous l' servitude  
Au mépris d' tout' l'Humanité,  
Est v'nu, dins l' pus hideus' des luttes,  
Invahir nos vaillant's cités.

Ces gins s' mouvant` comm' des machines,  
S' façonnant s'lon l' goût des malins,  
Ont mis not' cher pays in ruines  
Et tué des millions d'innochints.

In les a lancés à cops d' bottes  
Sur nous, pour nous anéantir,  
Au siècle avanché où nous autes  
In marchot pou l' pus biau av'nir.

Mais nos libertés, coût' qué coûte,  
N' pouvott'nt point r'biner d' deux chints ans,  
Et nos corps ont barré la route  
Aux Boch's, insensés, buveux d' sang.



Nous avons r'fusé l'esclavache  
D'un imp'reur, — fût-i sage ou fou, —  
Et l' z' All'mands, aux mœurs d'un autre âche,  
Nous l'z' avons arfoulés tertous.

Cert's il y-a eu des manch's à mettre  
Pou s' purger d' tous ces diap's d'infer :  
Nous avons souffert comm', peut-être,  
Jamais aucun peupl' n'a souffert.

Mais les Poilus d' not' République  
Ont vaincu quand même in héros.  
L' Français est humain, pacifique,  
Mais n' veut pus vivr' sous des barriaux.

Aujord'hui, Liévin, in souv'nance  
Ed' terrib'l's, mais util's efforts,  
Elièv', par pure arconnaissance,  
Un monumint à ses chers Morts.

C' monumint d'eun' belle involée  
Dira, dins l'avénir meilleur,  
Aux générations arnouv'lées,  
C' qu'ont fait des gins d' corache et d' cœur.

I rappell'ra les heur's sublimes.  
Les hauts faits qu' nous mêm's avons vus,  
El martyr' d'innombrab's victimes, —  
Pauv's civils et glorieux Poilus.



Cheull' grandiosse allégorie  
Moutr'a, in outr', qué nos mineurs  
Ont bin mérité d' la Patrie  
Et qu'i-ont leu bell' part comm' vainqueurs

Avec queulle ardeur ces brav's frères  
Ont arraché, dins mille excès,  
El carbon, el nerf ed' la guerre,  
Indispensape au grand succès !

Sous l' gaz asphyxiant, sous les balles,  
A l' limite infernal' du front,  
Nos vaillants mineurs, les noirs diales,  
Sans défaillir ont tenu bon ...

Dins leu dur travail, sans relâche,  
Ils ont usé leus pauv's ossiaux, —  
Lors mêm' qu'un adversair' sauvache  
Voulot l' z' inmurer dins leus tros.

L' dur travail les mettot in fièvre  
Mais n'impêchot point leu gaité.  
Un franc rir' r'vénot su leus lèvres  
Aussitôt au jour armontés.

Ch'est alors qu'in chuchot l' grand' pinte,  
Qu'in chiffлотot l' bière et l' pinard,  
Pour éviter, dins l' grand' tourminte,  
L' débous'mint et l' fâcheux cafard.



I-avot'nt toudis des comarates,  
Les mineurs, pou fraterniser ;  
Car ils offr'nt volontiers l' rinçate  
A des pauvers gins, sans compter.

Et, sachant leu n'âm' généreuse,  
L' Poilu des pays invahis  
Passot s' permission parmi eusses,  
S'artrimpant près d' ces vrais amis.

Ces soldats, si lon d' leu famille,  
Avott'nt eun' douch' consolation  
In r'trouvant l'accueillant asile  
Et l' bonne humeur dé ch' compagnon.

Ah ! queull' fraternité touchante  
Intre des travailleurs humains !  
Exist'-ti moral' pus puissante  
Inseignant l'amour du prochain ?

Ch'est l' pus biau fleuron d' vot' couronne ...  
Brav's mineurs, vous d'vez in êtr' fiers,  
Pou l' bon cœur, pou l' terribl' bésonne,  
La Franc' vous ara toudis quiers.

Nous associons, dins l' mêm' pinsée,  
Ceux d' vous, disparus dins l' malheur,  
Aux Poilus morts, — phalang' sacrée,  
Vénérée au mont' pou s' valeur. —



Salut ! Chers morts del Vill' vaillante !  
Salut ! Honneur ! Enfants d' Liévin,  
Vos noms sont inscrits, l' vi' durante,  
Au pieux tableau des homm's de bien.

Ceux qui rest'nt et qui vous honorent  
R'bâtiss'nt Liévin à tour dé bras :  
Avec acharnémint incore,  
Ch'est in ouvrant qu'in l'arlév'ra.

Hélas ! null' maison n'est restée  
D' nos vieux murs qui-ont servi d' rimparts ;  
Mais l' Poési' del vi' passée  
Peut cor s'amoutrer à nos r'gards.

In r'portant les yeux su cheull' pierre  
Où rayonn'nt vos valeureux noms,  
Un douch' rêv' r'mettra in leumière  
El bon vieux Liévin d' nos taïons !

( Pièce dite par l'auteur à l'inauguration du Monument  
aux Morts de Liévin, le 21 Octobre 1923 ).





### Villars et la Paix générale

Pièce dite par l'auteur à la Réédification de la Statue de Villars à Denain le 3 Août 1924.

Les Boch's, ces artist's in tortures,  
Nous ont réduits à plat's-coutures ,  
Affamant, pindant d'pus d' quatre ans,  
Les femm's, les vieillards, les infants.

Après nous avoir — triste époque —  
Fait passer les piqu's et les poques,  
Ces maîtr's voleurs, ces maîtr's pillards,  
Nous ont pris l'estatu' d' Villars.

In brisant Villars à cops d' pioche,  
Les Boch's riott'nt à plein' caboche  
In pinsant dins leu tiête à coins :  
« Incore un qui n'arpouss'ra point » !

Ces gins, restaplés d' servitutes,  
Ignorott'nt, dins leus pinsé's d' brutes,  
— Hélas ! i sont incore ainsi ! —  
Qué l' bon droit i triomph' toudis.



Et si nous célébrons la gloire  
Mondial' de c' si grandios' Victoire  
Qu'in appelle el Batall' de D'nain,  
Ch'est parc' qu' sin but étot humain.

In effet, c' Victoire immortelle  
Am'na la Paix universelle,  
Et termina les pir's malheurs  
Sémés pa les invahisseurs.

Villars étot fier du mérite  
D'avoir mis fin à l' guerr' maudite,  
Préférant la paix aux combats ;  
Car il adorot ses soldats,

Ces brav's soldats d' dix-sept-cent-douze,  
Unis aux gins du peuple in blouse,  
Qui pour le bien ont combattu, —  
Tout comm' nos héroïqu's Poilus.

Adon, not' pauv' pays d' frontière  
Etot ravagé par la guerre.  
Et trois puissanc's, les Impériaux,  
Voulott'nt nous minger l' lain' su l' dos.

In but dé s' partager la France,  
Ils nous f'sott'nt des guerr's à outrance,  
Au point qu'in n' pouvot qu' travailler  
A s' défindr', — jamais pou minger.



In ouvrant, faut pourtant qu'in minche ;  
Et les Français, à bout d'patienche,  
— Soldats, ouverriers, paysans, —  
Réunir'nt leurs efforts vaillants.

I s' sont dit : « Ch'est assez d' misères...  
Pusqu'il n'a fauqu' qué par la guerre  
Qué nous pourrons avoir la paix,  
Eh bin ! debout tertous, Français !

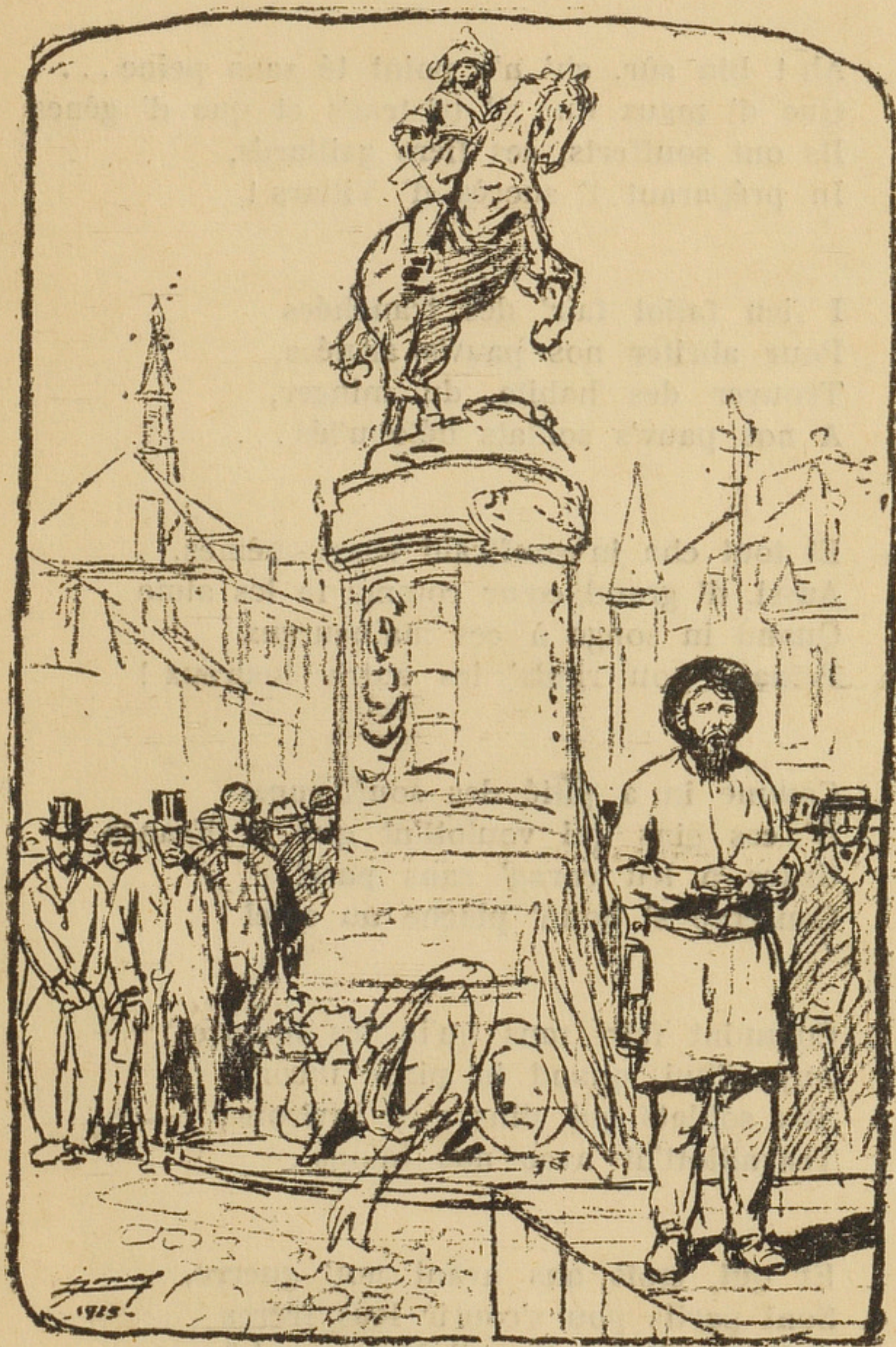
« Nous n' voulons point l' pays des autres,  
Mais nous voulons défindre el nôtre.  
Les Impériaux nous mett'nt à bout :  
Faut les chasser au diap' tertous ».

Et tous, Français, fait'nt bonn' figure !  
Malgré qué la faim les torture,  
Malgré tout's les misèr's sans nom,  
Ils s' mett'nt à l'œuvre à l'unisson.

Beaucop d'homm's d'vienn'nt soldats d'emblée,  
Gratuit'mint i vont à l'armée.  
L' z' autr's prêt'nt secours s'lon leu moyen,  
S' dévouant chacun pou l' mêm' bien.

Ch' t'eune involé' qui fait merveille :  
I faut qu' tout march', quand l' peupl' s'in mêle !  
Chacun i sintot s' sang bouillir...  
D' cheull' façon, fallot réussir.





La Statue de Villars à Denain



Ah ! bin sûr, ch' n'a point té sans peine...  
Que d' maux que d' tristess's et que d' gênes  
Ils ont soufferts, ces fiers gaillards,  
In préparant l' succès d' Villars !

I lieu fallot fair' des tranchées  
Pour abriter nos pauv's armées,  
Trouver des habits, du minger,  
A nos pauv's soldats déloqu'tés...

Et tout cha in souffrant euss's-mêmes.  
Aussi, d' grand cœur comme in les aime  
Quand in songe à ces malheureux  
Peinant pou rindr' les autr's heureux !

Comme in a pitié des souffrances  
D' ces gins qui voulott'nt qué la France,  
Grâce à leu corag' sans parel,  
Conserve s' bonn' plache au solel !

Commint fair' sans qu'in les honore,  
Aujord'hui, quand in pinse incore  
Aux soldats qui, dins c' s' environs,  
Travaillott'nt avec nos taïons ;

Et qui, trois ans avant not' guerre,  
Sont partis pou s'courir leus frères  
A l' grand' bataille ed' Malplaquet ?  
Puis i sont morts presque au complet.



Ils s' sont fait tuer passé dix-mille,  
Ces troupiers qui aimott'nt les filles  
Ed' not' pays si amitieux  
Et les avott'nt quitté's joyeux.

Commint n' pas chérir leu mémoire ?  
Ils n'ont point connu la victoire ;  
Mais ils ont péri glorieus'mint,  
Préparant l' succès du lind'main.

A Malplaquet, cheull' mêm' bataille,  
Villars lotta comme un vrai diale,  
Superbe au mitan des éclairs,  
Tout près d'un autr' héros, Boufflers.

Villars atteint d'eun' grav' blessure,  
Malgré l' grand' souffranc' qu'il indure,  
Combat incore comme un lion,  
Intraînant ses fiers bataillons.

I-a toudis continué la guerre,  
S' gamp' maillotté' dins eun' nochère...  
Cha li faisot tell'mint du mau  
Qu'in l'aidot pou monter à qu'vau.

Fallot du dévou'mint tout d' même !  
Un autre homm' qu' dins l'Histoire in aime,  
Lefebvr' d'Orval, pindant six ans,  
Pou l' victoir' combina des plans.



Autour dé D'nain et d' ses parages,  
Il étudia plain's et villages,  
Afin qu' pus tard, à s' n' intindo,  
Cha vienne in aide à nos héros.

I pinsot : « L' z' Impériaux du diable  
Pass'ront pa not' gardin, probable ...  
Par biau, s'i n' veul'nt té point d' la Paix,  
J' cros bin qu'i vont l'avoir par laid » !

In effet, comm' l'indiqu' l'histoire,  
Lefebvr' d'Orval, pou la Victoire,  
Livra des plans savants comm' tout  
A Villars, pis à Montesquiou.

Infin, dix-sept-cent-douze arrive.  
I n'y-avot pus moyen qu'in vive.  
In mourot d' faim. Pour in finir,  
Peu importot l' façon d' mourir.

Alors, Villars et s' vaillant' troupe,  
Après avoir lancé quéqu's groupes  
Su Landreci's, — faisant semblant  
Qu' ch'est par là qu'in donn'ra l' boucan, —

Ils s' lanc'nt su D'nain comme el' tonnerre  
Rintr'nt dins l' z' enn'mis, — mon Dieu ! ma mère !  
Comm' dins du burre. Les Impériaux  
Pinsott'nt qué l'orage all' kaïot.



Estoumaqués d'eun' telle attaque,  
Ils attrap'nt leus cliqu's et leus claques,  
Et s' sauv'nt... Dins l' précipitation  
Ils laiss'nt là tout's leus provisions.

Nos soldats gagnent c' bell' bataille.  
Ils font bombance, ils font ripalle  
Puisqu'in fuyant, ces bons enn'mis  
Avott'nt abandonné l' bouilli !

Nos troupiers étott'nt à l' ducasse !  
D'pus si longtemps eximpts d' fricasse,  
Ils maingeott'nt bin puss' qué leu faim,  
Et cha s' comprind fort aisémint.

Ils ont trouvé, parmi l' débroulle  
Toute eun' ribambelle d' gross's boules.  
Nos gins s' disott'nt : « Cha m'a l'air dur...  
Ch'est des boulets d' canons, bin sûr » !

Mais non, — ô surprise amusante ! —  
Ch'étoit des gros fromages d' Hollante  
Laissés là par les Hollandais...  
Qué festin qu' nos troup's in ont fait !

Les Impériaux, euss's, à l' dérouté,  
Dégalopot'nt sans casser l' croûte,  
Et s' sauvott'nt viv'mint au pus lon,  
Pus lon qué l' porté' d' nos canons...



Ils sont r'kaïus dins eun' pâture...  
Là i-ont mingé, à c' qu'in assure,  
Tout c' qu'il avot su les pommiers.  
Ils n'ont trouvé qu' des puns à mier.

Et ces gross's pilul's à colique,  
La frousse et la sacré' boutique,  
Lieu z'ont donné tant d' sortes d' maux,  
Qu'in avot pitié d' leus boyaux !

L' bon peuple a r'pris du poil del biête.  
A nos soldats il a fait fiête,  
Délivré des méchants, infin,  
Grâce à l' grand' Victoire ed' Denain !

La Paix, aux brav's gins toudis bonne,  
Est venu' poser s' douch' couronne  
Su not' Pays tant éprouvé, —  
Et l'in croyot avoir rêvé.

Grâce à cheull' Victoire aussi belle,  
Not' France, glorieuse et immortelle,  
A d'puis c' temps-là moutré l' quémin  
Des libertés au genre humain.

Nous devons glorifier, in somme,  
L' corage ed' nos aïeux, d' vrais hommes,  
Et fair' vir qu'après deux-chints ans  
Nous somm's toudis arconnaissants...



Aussi, in souv'nir dé cet' affaire,  
Aujord'hui nous r'mettons su s' pierre  
L' biau monumint fin'mint cis'lé  
Pau grand sculpteur Henri Gauquié.

Ch'est d' Villars l' jolie estatue.  
Nos infants sauront, à cheull' vue,  
Combin in honor' les anciens  
Qui fur'nt c' qu'in appell' des brav's gins.

Gloire à ces gins d' dix-sept-cent-douze,  
Aux brav's soldats, au peuple in blouse,  
Qui pou la Paix ont combattu.  
A ces vaillants Français, salut !





## A - propos humoristique sur la Musique

*A Philéas Lebesgue.*

« Autour, au premier rang, parade le gandin. »

.....

« Des rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs. »

.....

« Un bourgeois à boutons clairs, bedaine flamande,  
Savoure son Onnaing, d'où le tabac par brins  
Déborde...»

ARTHUR RIMBAUD.

(*A la Musique*) Août 1870.

Dins not' chér' cité ouverrière,  
Dins not' courageus' Vill'-Feumière,  
La musiqu' plaît à tous les gins :  
Presqué tout l' monde est musicien.

Et nos bell's sociétés locales :  
Fanfare, harmoni's et chorales,  
Formé's d'éléments ouverriers,  
Sont dign's des tout premiers lauriers.

Ah ! oui, l' musiqu' plaît dins not' ville,  
Et l'in peut carculer par mille  
L' z' instruments qu'in y-intind tout l' temps, —  
D'puis l' gross' caiss' t' qu'au chiflot d' fier blanc.



Surtout, l' diminch', dins l' matinée,  
Quand l' hachoir all' buqu' su l' porée,  
Ch'est un bonheur, dins les corons,  
D'intindr' les solos d'un clairon !

Là, lorsqu'un tambour i résonne  
In f'sant gigoter vot' maisonne  
A fair' kaïr les port'-manteaux,  
Exist'-t-il eun' saquoi d' pus biau ?

Et quand l' Polonais ju' s' ringaine  
Su s' n' accordéon qui s' tortenne  
Comm' les feuillets d'un gardé-vint,  
Est-il un plaisi pus divin ?

Et *l'harmonica*, — cheull' musique  
Qué l'in chuch' comme un ballon d' chique !  
Mais chu qui surpass' cor tout cha,  
Ch'est certain'mint *l'ocarina*, —

*L'ocarina* à l' form' coquette  
D'un cigar' boche ou d'eun' taillette,  
Aux sons suav'mint purs et clairs  
D'un chiflot d' machin' du qu'min d' fier !

Et l' bon piano-mécanique,  
Qui rind l' *tchou-tchouc* épileptique  
Et l' toull' dins eun' poussière ed' poux  
A chaqu' fos qu'in li jett' deux sous !





Le Joueur d'Ocarina



Ah ! oui, la musique est in voque,  
Et, dins nos ru's, in n' vot pus fauque  
A l' main des tiot's fill's, des garchons,  
Eun' caiss' qui r'semble au pain in long.

Ch'est l' boîte à violon. Par exempe,  
Attention à vos grèv's-dé-gampes.  
Des cops, vous pouvez in r'chévoir ;  
Car ces goss's i prenn'nt tout l' trottoir.

Dins quéqu's anné's, cha s'ra superpe  
Si tous ces muscisiens in hierpe  
Ont du mérit' comme y-in ont l'air...  
Pétard ! pus tard, que d' biaux concerts !

Partout in ju' du phonographe,  
Du *saque-et-pouss'*, du télégraphe  
Sans fil, del *d'jinn'* et du jazz-band,  
Del mandoline aux airs inl'vants !

Et des pianist's, y-in a à l' pelle !  
Ils tapot'nt del musiqu' nouvelle :  
Des dommags de guerr', ch'est l'écho :  
A ch' t' heur' qui n'a point s' piano ?

L' femm' Cafougnett', l' bonn' Véronique,  
L'autr' jour rintr' chez l' marchand' d' musique.  
Ch'étoit l' patronne qui s' trovot là.  
L' femm' Cafougnett' li dit comm' cha :



« Mill' pardons, avez-vous, Madame,  
Des morceaux d' piano pour dame ?  
— Non, répond l' marchand', sans broncher,  
J' n'ai qu' des pianos tout entiers » !

Dins les bals, queu cang'mint d' séances !  
Que d' nuèv's musiqu's ! Que d' nouvell's danses !  
Ah ! in n' sé fatigu' pus beaucoup :  
Danser, à ch' t' heur', ch'est prindr' du r'pos !

Ch'est commod', comme in s' l'imagine.  
In glich' deux d'mi-tours, in piétine.  
Chaqu' demi-tour in s' fait l' salut,  
Et i n'y-a qu' deux s'cond's qu'in n' s'a vu !

In peut danser des heur's intières  
Sur el cadenc' dé n' *pas-s'in-faire*.  
Pus qué l' mouv'mint est moins brutal,  
Pus qué l'orcheste est infernal !

Il y-a même un nègre à c' t' orcheste.  
Ch'est li jazz'-band ! I fait mill' gestes  
In juant l' *banjo*, énorm' violon  
Qu'i gratt' comm' l'ossiau d'un gambon !

I tap' su l' gross' caiss', su l' cymbale,  
Sur eun' tourtièr', su del ferralle.  
I ju' vingt instrumints à l' fos :  
I ju' mêm' del trompett' d'auto !



In hurlant des clameurs guerrières  
D' sauvach' qui mange un missionnaire,  
Ses deux gros yeux ravett'nt berlou  
Et s' bouque all' fait tout l' tour dé s' cou !

I s' démantibul', fait l'athlète,  
Jette es' guitarte au d'zeur dé s' tiête :  
Infin mène un boucan furieux  
Au rythme arposant des danseux !

In nomm' cha del musiqu' moderne.  
Faut point in rir', nom d'eun' giberne !  
Ch'est d' l'Amériqu' tout drot qu' cha vient,  
Comm' les moustach's in brosse-à-dints !

Pou ces dans's, comm' dins l'industrie,  
La musiqu' nous vient in série.  
Dins not' pays, cha fait fureur, —  
Et l' musicien r'vient à l'honneur.

Oui, mais puisque l' musique all' prime  
Chez nous, si cha n'est point d' la frime,  
J' m'in rapporte à l' fiêt' d'aujord'hui,  
Où l'auditoire est si r'cueilli,

Si attentif dins cheull' bell' salle  
Pour intindr' del musiqu' géniale,  
Des grands chefs-d'œuvr's exécutés  
Par des artiss's fort réputés.



Pourçoui, quand nous d'allons in masse  
Aux *concerts d'été*, su la place,  
N' point acouter pus comme i faut  
Nos si bonn's sociétés d' l'indrot ?

I s' donn' des concerts magnifiques  
Pa not' chorale et nos musiques :  
Canteux, musiciens, s' mett'nt à bout  
Pou juer quéqu' cosse ed' bon goût ;

Et les tros quarts et d'mi du monte,  
Qui intour'nt el kiosque à la ronte,  
Font leus d'vis'ries ni pus ni moins  
Qu' si la musiqu' n'exist'rot point !

Et l'in papote, et l'in discute,  
Pindant l' pus biau solo del flûte !  
Et in caquette, in parl' d'amour  
Dins l' roul'mint d' gross' caisse et d' tambour !

In s' racont' les chos's les pus drôles.  
Comme in jubile ! comme in rigole !  
Tant qu'eun' choral' cante avec art  
*La Bénédiction des poignards !*

Des faquins fait'nt tourner leu canne  
Comme eune hélic' d'aéroplane.  
Eun' jonn' fill', derrière un gros dos  
S'armet del pourett' su l' naviau !



Des femm's all's pouff'nt à perdre haleine  
Su l' rob' mal fichu' d' leu visenne,  
Et lanc'nt, in racontant leus crac's,  
Des glouss'mints d' poul's, des coq-coq-daqs !

Des gamins s' poursuit'nt et s' cramponnent  
In s'mant l' poussière su vot' marronne.  
Ils pass'nt inter vos g'noux meurtris  
Comm' les tiots tchiens du *Cirqu' Rancy*.

Chaqu' fos, ch'est un délug' du diape,  
Et, — chos' bizarr'mint ermarquape, —  
Quand l' concert vient à s' terminer,  
Les gins, ailleurs, s'in vont s' dém'ner...

Lorsqu'in peut caqu'ter tout à l'aise  
Sans, pou l' visin, un seul malaise,  
Tous les braillards s'incour'nt bon train.  
La plac' reste aussi nu' qué m' main !

Infin, sans in dir' davantage,  
Espérons qué l'in s'ra pus sage ;  
Qu' nos artiss's s'ront mieux acoutés  
Dins nos brillants *concerts d'été*.

Pou n' point attrister min histoire,  
J' vas finir par eune amusoire :  
Cafougnett', not' bon compagnon,  
Dins l' chorale étot baryton.



Zeph est sérieux quand i faut l'être.  
Jé n' viens pas dir' qu' ch'étot un maître ;  
Mais, in tout cas, i f'sot d' sin mieux.  
Ch'étot un dévoué canteux.

A l' répétition, pour eun' fiête,  
El chef étot d'humeur inquiète.  
L' pupitre ed' bass's, insuffisant,  
Manquot d' voix pour un chœur puissant.

Cafougnett', l'hommm' toudis serviape,  
S'approch' du chef, dé s' n' air aimape,  
Et li dit qu'i peut canger s' voix :  
Faire el basse, au bin l' flûte, au choix.

L' chef, bin contint du sacrifice,  
I li fait faire un exercice.  
Su l' voix d' bass', Zeph cante es' morciau  
In poussant d' z' hurlémints d' jonn' viau !

S' voix all' sortot comm' d'eun' nochère.  
Bin vite el chef li cri' dé s' taire :  
« Bah ! qu'i dit Cafougnett', ch' n'est rien :  
Il ira mieux l' sémaine qui vient » !

Quéqu's jours après, l' chef i s' promène  
Et vot l' brav' Cafougnett', sans gêne,  
Dins sin jardin, qui prénot l'air,  
Bras nus, tiêt' nue, in plein hiver !



« Eh bien ! qu'i dit l' chef, camarade !  
Vous voulez donc vous rendr' malade ?  
I fait très froid, couvrez-vous donc » !  
Cafougnett' tranquill'mint répond :

« Chef, i n' faut point qu' cha vous tracasse...  
Véyez ! j' m'inrhum' pou faire el basse ! »  
Cha, bonn's gins, ch'est du dévoûmint :  
A D'nain, tout l' monte est musicien !

( Pièce dite par l'auteur dans une Solennité Musicale,  
au Théâtre de Denain, le 18 Mai 1924 ).





**Pou m' tiot' Francine**

Déjà cinq mois, pétiot' Francine !  
Mon Dieu qu' les biaux momints sont courts !  
Ch'est à pein' si in s' l' imagine :  
T'as déjà cent-cinquant' quatr' jours !

Ch' n'est pus l' temps où, frimouss' poupine,  
T' corps, vrai bourlot informe et lourd,  
Peint' comme eun' fleur in porcelaine,  
Grand'mèr' t'archévot dins s' n' écourt.

Comm' té grandis, mignonn' Cinette !  
Comm' té souris à plein' fossette  
In patriquant l' sein dé t' maman !

Pou tin sourire, pou tes mill' charmes,  
Mémèr', pépèr' t'adress'nt, in larmes,  
L' pus douch' saquoi d' leu cœur aimant.

Epernay, 18 Septembre 1923.





**Pou m' tiot' Jeannette**

Mon Dieu ! qué m' Jeannette alle est belle !  
Alle a huit mois, c' pétiote infant,  
Et d'jà d'un dessin pur et frêle,  
Ch'est un fin pastel rose et blanc.

Lorsqué dins s' tiot' berche all' sommelle,  
Ses mains in l'air papillonnant,  
In n' sarot pus s'éloigner d'elle ;  
Car rien au mont' n'est pus charmant.

Si, f'sant dinguer l' ling' dé s' couchette,  
All' roul' des bonds, des couturmettes,  
I vous faut rir', malgré l' frayeur.

Si all' gazoull' sur eun' leumière :  
Solel, couleurs, sourir' dé s' mère,  
C' douch' musiqu' fait fonflir el cœur.

15 Avril 1924.





**Pou Pierrot, m' tiot garchon**

Mé v'là fort heurus'mint incore eun' fos grand' père.  
Fait à fait qu'in déclin', d'autr's pouss'nt à volonté.  
Et l' pus malin du mond' n' cang'ra point, su la terre,  
L' chaos qui harmonis' les lois d' l'Eternité.

C' fos-chi, ch'est un garchon. Il est fameux, m' tiot Pierre.  
I nous arrive à point, resplendissant d' santé.  
Puisse el joi' qui l'accueill' rester dins s' caractère :  
L'homm' joyeux, l' pus souvint, est sujet à l' bonté.

Viens, joli petit Pierr', près d' tes gracieus's cousines !  
Viens tindr' tes chér's nonott's à Jeannette, à Francine !  
T' plache est tout' préparée à not' table ed' blanc bos.

Oui, viens ! douch' récompins' d' père et mèr' qui t'admirent !  
Viens donner à leus yeux tin pus mignon sourire  
Et r'pos' dins l' nid douillet d' leu tendress', tiot Pierrot !





**Les deux commères**

*A Paul Theunissen.*



Ch'étot l'anné' passée . . .  
 M' n' onqu' Batisse i plantot  
 Des peun's-tierr's avanchées  
 Quand i-a vu tout d'un cop,  
 Tout près dé s' palisarte,  
 Liliqu' du Berdouilleux  
 Et Zoé, l' gross' gaillarte,  
 Qui s' dévisott'nt à deux :

« Berliqu', berloque !  
 Des fouff's, des loques !  
 Par tic par tac !  
 Des frics, des fracs !  
 L' languette all' va . . .  
 Et patati et patata » !



L' tiêt' mal peigné', Lilique  
T'not eun' burette à s' main.  
All' vénot du boutique  
Quèr' du pétrol' sûr'mint.  
Zoé quittot del pompe,  
Portant un séyau d'iau.  
N' cessant d' leu z'interrompe  
Leu tapette all' d'allot :

« Berliqu', berloque !  
Des fouff's, des loques !  
Par tic par tac !  
Des frics, des fracs !  
L' languette all' va ...  
Et patati et patata » !

Au bout d'eun' demi-heure  
M' n' oncqu', déjà fatigué,  
I va jusqu'à s' demeure  
Boire eun' tasse ed' café,  
Pis r'vient r'prindr' sin ouvrache,  
R'fait manœuvrer l' louchet,  
Au son du bavardache  
Des démons d' blancs-bonnets ...

« Berliqu', berloque !  
Des fouff's, des loques !  
Par tic par tac !  
Des frics, des fracs !  
L' languette all' va ...  
Et patati et patata » !





Les deux commères



Cor eun' bonne heure es' passe.  
Pus d' peun'-tierr' dins l' quertin.  
Comm' la terre alle est basse !  
Mon oncque arlièv' ses reins ...  
D'ouvrer, à bout d' li-même,  
I souffell' comme un bœuf,  
Pindant l' temps qu' les deux femmes  
Berdiell'nt à qui mieux mieux :

« Berliqu', berloque !  
Des fouff's, des loques !  
Par tic par tac !  
Des frics, des fracs !  
L' languette all' va ...  
Et patati et patata » !

Mon oncqu' va r'quèr' des s'minches.  
Il alleume es' toubac ...  
In jardinier d' patienche,  
I consult' l'Arménach.  
Quand i-a saqué s' pipette,  
I r'tourn' s'mer ses radis ...  
Les femm's, près del voïette,  
Farfoull'nt incor toudis.

« Berliqu', berloque !  
Des fouff's, des loques !  
Par tic par tac !  
Des frics, des fracs !  
L' languette all' va ...  
Et patati et patata » !



Min mon oncu' qui promène  
S' rétiau par chi, par là,  
S' dit : « Ces deux phénomènes,  
Qu'est'-c' qu'i s' dis'nt bin comm' cha ?  
V'là tout, pus qu' cha m'amusse.  
Par expérienc', pour mi,  
J' n' artourn' point dins m' cambusse  
Tant qu'all's n'ont point fini. »

« Berliqu', berloque !  
Des fouff's, des loques !  
Par tic par tac !  
Des frics, des fracs !  
L' languette all' va ...  
Et patati et patata » !

Zoé, roug' comme eun' pionne,  
N'abandonn' point s' séyau.  
Sin bras qui n' d'a eun' bonne,  
I-est rallongé d' quatr' dogts !  
L' burett' Liliqu' brandielle,  
N'y-a pus d' pétrole ed'dins ...  
L' conversation r'doubelle :  
All' n' s'aperchot dé rien.

« Berliqu', berloque !  
Des fouff's, des loques !  
Par tic par tac !  
Des frics, des fracs !  
L' languette all' va ...  
Et patati et patata » !



Mon oncqu', sans prindr' la course,  
— Car i n'est pus subtil, —  
Sèm' des ognons d' *mille-ourse*s,  
Des naviaux, du persil,  
Des suriell's, des salates,  
Du gazon pou l' curoir.  
Les deux femm's jamais mates,  
Tienn'nt cor toudis l' crachoir :

« Berliqu', berloque !  
Des fouff's, des loques !  
Par tic par tac !  
Des frics, des fracs !  
L' languette all' va...  
Et patati et patata » !

M' n' oncqu', qui rar'mint cultive,  
D'allot s'évanouir...  
Infin, à bout d' salive,  
Les femm's i vont partir :  
« A r'voir, qu'all' dit Lilique :  
M' lessiv' bout dins l' caudron » !  
Et l' gross' Zoé réplique :  
« A r'voir ! A l'occasion  
Nous l' f'rons pus longue » !  
— Bé, dit mon oncque  
Cha ch'est trop fort  
Y-a d' quoi kair mort !  
Qu'est'-c' qué cha s'ra  
Si té l' fais pus longue c' cop-là » !





**Les jardins ouverriers**

A vous tertous, belle assimblée,  
Vaillants amateurs ed' jardins  
Pou l' bon combat, paisible armée,  
J' vous salu' d'un grand cœur, brav's gins !

Vous avez l' secret l' pus facile  
Qui mène à l'idéal heureux :  
L' maison, l' jardin et l' chère famille, —  
Dins la vi' simpl' tout c' qu'y a d' mieux.

Et vous êt's l'élite el pus pure,  
Honorant el but et l'esprit  
Del Société d'horticulture  
Qui vous groupe insanne aujourd'hui, —

Not' chère Société si féconde,  
— El Rein' des jardins ouverriers, —  
R'connue eun' des pus bell's du monte  
Pa les savants maîts jardiniers.



Unis dins ch' l'armé' pacifique  
Comm' seuls sav'nt s'unir les Français,  
Dins les « camps » vous êt's magnifiques.  
Vos arm's, ch'est l' rasette et l' louchet.

Et vous fait's la guerre aux holènes,  
Lum'chons, mill'-patt's, viers et mulots. —  
A ceux qui désivor'nt vos graines  
Vous moutrez les dints ... du rétiau.

Vos lauriers, ch'est les bell's légumes,  
Les pus biaux fruits, les pus bell's fleurs.  
Pour vous l' victoire est eun' coutume ;  
Car tous vos chefs sont les meilleurs.

Pou m'ner vos quarant'-trois mille hommes  
Et pou qué l' gloir' couronn' l'effort,  
Vous avez des maîtr's agronomes  
Qui form'nt un fier état-major.

Vous avez d' brillant's théories  
Par des professeurs dévoués ;  
Des conférenc's et des caus'ries  
Par ces savants si cultivés.

Et pour el réussit' complète,  
Pour un résultat sans égal,  
L'état-major a mis in tiête  
L' secrétair' Plum'cocq général ...



Ah ! in v'là un, comme i s'in donne  
Dins cheull' grande administration !  
Ej' vous assur' qu'i n' d'a eun' bonne  
Pou nous livrer les munitions.

Faut l' vir à l'œuvr', comme i s' surpasse !  
Dins les mill' tiroirs dé s' bureau,  
I connot tout dins ses pap'rasses,  
Ed' pus l' pinpin jusqu'au tureau...

Cha s' devine à l' façon heureuse  
Qu' tout s' déclench' dins l'immens' group'mint.  
Faudrot eun' tiêt' comme eun' boulleuse  
Pour y-intasser tant d'idé's d'dins.

I li faut l' pus puissant' patienche  
Dins l' diversité d' sin travail :  
Tout d'un cop in li d'mand' des s'minches,  
Et l' répons' n' li d'mand' point trop d' mal.

Mais, à l'instant, ch' t' un aut' manège.  
Plum'coq i s' met su s' tralala...  
Faut qu'il écrive au roi des Bèges :  
I prind s' bell' plume, et tout i va !

A Valincienn's, aux « Floralties »,  
In a vu s' belle activité  
Dins l'œuvr' grandiosse et réussie  
Grâce à li et sin comité.



Hein ! queulle exposition curieuse  
Offerte à nos yeux éblouis ?  
Fleurs admirap's, plant's merveilleuses :  
I n'y-a point mieux dins l' paradis !

Que d' douch's parfums, que d' purs mélanges  
In r'niflot dins c' féériqu' gardin !  
D'puis si peu d' temps, comm' cha nous cange  
Del vilaine odeur ed' Prussien !

Dins les gazettes d' jardinage,  
Arnommé's pou leu grand savoir,  
In a fait l' pus flatteur hommage  
Dé c' Palais d' fleurs au Pays-Noir.

Comme in est fier d'êtr' sociétaire  
D' not' group' laborieux, bin conduit, —  
A tous points d' vue utilitaire  
Pou l' mérite ed' not' cher pays.

Aujourd'hui, l' pus bell' récompense  
Ch' s'ra l' plaisi d' pouvoir acouter  
L'abbé Lemir' dins s' conférence.  
Ch'est l' pèr' des jardins ouverriers.

In tir'ra l' Tombola insuite  
Avec des lots d' tout's sort's d'objets :  
Assiett's, soupièr's, rasett's, marmites ...  
Y-a même un merveilleux louchet.



Ch'est l' louchet *magiqu'-majuscule* ...  
Avec cheull' nouvelle invintion,  
Pus qu'in avanch', pus qu'in arcule  
Sans vir derrièr' s'il y-a cor lon !

Mais l' lot l' pus util' del mallette,  
Ch'est eun' assuranc' ... Cha ch'est l' clou !  
L'assuranc' d'eun' santé parfaite :  
J' vous souhait' dé l' gagner tertous ...

Amis, j' vous souhait' core, intre-autes,  
Bonn' récolt' pou l'anné' qui vient.  
Pou cha i faut suivr' les méthotes  
D' nos conférenc's et d' notr' *Bull'tin*.

Ainsi vous récolt'rez à l' pelle  
Des gros peun'-tierr's tell'mint fameux  
Qu' pou les passer pa l' supérueille,  
I faudra les copier in deux !

In attendant, belle assimblée,  
Vaillants amateurs ed' gardins,  
Aimez not' pacifique armée ...  
J' vous salu' d'un grand cœur, brav's gins !

*Cette pièce a été dite par l'auteur à l'Assemblée Générale de la Société d'Horticulture et des Jardins ouvriers de la Région du Nord, à l'Hippodrome de Valenciennes, le 31 Août 1924.*



**I vaut mieux s' taire !**

*Pour Adolphe Villette, de Caudry.*

Cha n'est point biau, au cabaret,  
Ed' toudis dir' du mau des femmes,  
Surtout quand l' sienne est là tout près ...  
In est souvint arfait au même.

L'autr' jour, un cabar'tier d' l'indrot  
Y-in disot su s' femm' pir' qu'à pinte,  
Pindant qu' li, l' sans-cœur, i buvot  
Et qu'elle, all' rimplissot les pintes :

« Les femm's, qu'i disot c' mal appris,  
Ch'est l' pus vilain' race ed' la terre.  
El preuve ed' chu qué j' vous dis chi :  
Ch' t' avec cha qu'in fait des belles-mères.

« Eun' femm', ch'est l' femell' du grisou.  
L' malheureux garchon qui s' marie  
F'rot mieux dé s' mettre el corde au cou  
Pou finir pus gaîmint sa vie.



« Ah ! mi j' peux dir' qué j'y-ai r'kaiü  
Comm' femme ! In n' peut point trouver pire.  
Ch' t' eun' punition qu'in m'a mis d' pus  
Pour mi gagner l' palm' du martyre !

« All' n'arrêt' jamais d' bertonner.  
El diap' li-mêm' né l' f'rot pas taire !  
Li confier un s'cret, ch'est mucher  
S' porté-feuill' sous eun' plaque ed' verre.

« Alle est « à-s' bouqu' » comme un roux cat :  
All' prind des cuit's carabinées.  
Pou nommer les défauts qu'alle a  
I m' faudrot pus d'eun' gross' journée !

« Ch' ti qui m' prind m' femm', j' li fais s' pinsion.  
J' li pay' tout c' qu'i veut, mêm' ses dettes !  
Et si, par hasard, i tient bon,  
J' li donn'rai cor pou ses buvettes » !

Là-d'sus, d'avant tout l' mond' réuni,  
S' femme all' s'écri' dé s' voix l' pus haute :  
« Parl' donc ! si t'es dégoûté d' mi,  
Gros malin, n' dégoût' point les autes » !





**Les Coulonneux***Air : Cafougnette aux Invalides.*

MUSIQUE DE LUDOVIC BLAREAU.

*A Alexandre Leleu.*

Dins la vi', point toudis belle,  
Pour adouchir el destin,  
Nous pouvons choisir à l' pelle  
Des bons trucs qui rind'nt contint.  
Chu qui prim' parmi tant d'autes,  
Dins nos courageus's régions,  
Qui console et ravigote,  
Ch'est d' fair' voler des pigeons...

Su la terr', les heureux,  
Ch'est vramint les coulonneux ! } *bis*

Chaqu' matin, avant s' n' ouvrage,  
Mal dérinvié, l' coulonneux  
S'in va caresser l' pleumage  
D' tous ses pigeons, jonn's et vieux  
I les admire, i les r'luque  
Et prind s' provision d' bonheur.  
I les norrit, puis débuque  
Vers sin travail, d'un grand cœur...

Su la terr', les heureux,  
Ch'est vramint les coulonneux ! } *bis*



Ed' contint'mint, i s' démène  
Quand el diminche, à l'été,  
Au concours ed' chaqu' semaine,  
I-a des pigeons au panier.  
Dès l' fin matin, d' z-heur's intières,  
Il a sin r'gard dins les cieux ;  
Et mêm' la mort dé s' belle-mère  
N' li f'rot point broncher les yeux.

Su la terr', les heureux,  
Ch'est vramint les coulonneux ! } *bis*

V'là un pigeon qui rapplique . . .  
S'i rintr' dins l' trappe, aussitôt,  
L'homm' li prind s' bague in lastique,  
Pis s'inqueurt à pieds-décaux.  
I fil' d'eun' si vive allure  
Qu' tous les tchiens lanc'tent des cris ;  
Il y-arriv' mille avintures  
Avant qu' sin pigeon faich' prix,

Su la terr', les heureux,  
Ch'est vramint les coulonneux ! } *bis*

Cafougnette, à s' ménagère,  
Il avot dit : « Té m' jettras  
L' bagu' dins l' tuyau del nochère,  
Pa d'zous jé l' rascoudrai là » .  
L' femme obéit . . . saperlotte !  
L' bagu' rest' collé l' long du qu'min.  
Zeph prind l' nochère et l'allotte,  
Malgré tout l' bagu' n'arkait point.

Su la terr', les heureux,  
Ch'est vramint les coulonneux ! } *bis*



Cafougnett' cri' comme un âne  
 Et brondiell' tell'mint l' tuyau  
 Qu' cha s' démonte . . . I r'chot su l' crâne :  
 El nochère in mill' morciaux.  
 Impétre dins s' restaplace,  
 Cafougnett' n'a pu qu' gagner  
 Des boursiaux d' t'avo s' visache  
 Et l' *clerc-nochère* à payer.

Su la terr', les heureux,  
 Ch'est vramint les coulonneux ! } *bis*

Eune aut' fos, Zeph, el pauv' diape,  
 I veut j'ter l' bague à s' garchon ;  
 Mais ch'est s' maguett' qu'all' l'attrape . . .  
 All' l'aval' comme un lum'chon.  
 In a fait purger l' maguette  
 Avec cinq francs d' « sel Denis »  
 Quand all' s'a widié', l' pauv' biête,  
 El concours étot fini ! . . .

Su la terr', les heureux,  
 Ch'est vramint les coulonneux ! } *bis*

L' coulonneux, point souvint riche,  
 L' pupart du temps ouvrier,  
 I vindrot jusqu'à s' quémiche  
 Pour avoir ed' quoi miser.  
 S'i gagn', queull' joi' sans parelle !  
 In peut s' donner du bon temps,  
 Et l'in fait crier l' payèle  
 Pou père et mère et l' z' infants . . .

Su la terr', les heureux,  
 Ch'est vramint les coulonneux ! } *bis*



**L' graisse pou les ch'veux**

*( Pour les phénomènes à trois genoux )*

V'là eun' nouvell' affaire !  
 Ch' t' eun' graiss' pou les sans-ch'veux.  
 Les crân's au papier d' verre  
 I vont n' d'êtr' bin heureux.  
 In peut n' d'user sans crainte.  
 L' chauv' qui vient l'essayer  
 Fris' comme un paquet d' pointes  
 Et n' peut pus s' détouiller !

Croyez-m'in, mes bonn's gins,  
 Ch'est un r'mèd' souverain !

I faut, pou fair' cheull' graisse,  
 Un kilo d' gras d' corbeau ;  
 Del viell' toile à compresse ;  
 Des rachin's ed' chabot ;  
 L' piau d'eune andoull' vivante ;  
 L' grosse orteil d'un sauret ;  
 Et touiller c' t' émouillante  
 Del crochett' d'un sorcier.

Croyez-m'in, mes bonn's gins,  
 Ch'est un r'mèd' souverain !



Mêm' si vos ch'veux s' déropent  
Autant qu' su l' tiêt' d'un clo,  
Mêm' si l' coiffeur les cope  
Sans défair' vot' capiau ;  
Mêm' si ch' t' avec eun' lavette  
Qu'in fait l' raie au milieu,  
Mettez m' graiss' su vot' tête :  
Ch'est del iau su du feu.

Croyez-m'in, mes bonn's gins,  
Ch'est un r'mèd' souverain !

Cheull' graisse est tell'mint sûre !  
N'y-à point s' parell' null' part :  
Cha f'rot v'nir eun' chév'lure  
Sur eun' bille ed' billard.  
Avec é c' nouviau r'mète  
L'aut' jour in a graissé  
L' vint' d'eun' viell' ramounette :  
Les poils i ont r'poussé !

Croyez-m'in, mes bonn's gins,  
Ch'est un r'mèd' souverain !

L' jour del ducass', Charlotte  
Laiss' kaïr, — ch'est curieux, —  
Sur eun' tarte à l' compote,  
Dé c' t' onguent merveilleux,  
Quinz' jours après l' gaillarte  
Avot des gins d' vènus.  
All' va lieu quère el tarte :  
Y-avot du poil ed'sus !

Croyez-m'in, mes bonn's gins,  
Ch'est un r'mèd' souverain !



J'in ai mis, d' cheull' merveille ...  
J'ai tant d' poils su l' caillau  
Qu'i faut qué j' les démêle  
Avec un vieux rétiau.  
Pourtant, avant c' d'allache,  
M' crâne étot tell'mint nu  
Qu'un pou fierré à glache  
S' cassot l' figure ed'sus.

Croyez-m'in, mes bonn's gins,  
Ch'est un r'mèd' souverain !

Chauv's, graissez vot' gamelle  
L' matin in vous couchant.  
Argraissez-lé d' pus belle  
El soir in vous levant.  
Et si su vot' pain d' chuque  
Les ch'veux n'arpouss'tent point,  
Mettez eun' fausse perruque :  
Ch' t' aussi un bon moyen ...

Croyez-m'in, mes bonn's gins,  
Ch'est cor pus souverain !





**Cafougnette i-a trouvé eune carette !**

*A Pierre Dautel.*

Chacun s' rappell', — cha n'est point si vieux qu' cha, —  
Qué Cafougnett' baroutot d' l'escaillache.  
Avec les sous d' l'héritanc' Marmoura  
L' bon Zeph s'étot acaté un att'lache.

I-avot l' quévau, l' carrette et puis l' barou,  
Et quand, à l' fosse, i-avot fini s' journée,  
I s'in allot carrier un peu partout,  
Gagner s' dringuell' pou norrir es' péquée.

Malheureus'mint, ch' n'a pas duré longtemps.  
Zeph i buvot assez bin des grands verres,  
Et i-est r'dév'nu bintôt pus pauvr' qu'avant :  
D'un buvatié n'y-a jamais rien à faire.

Eun' fos, not' drôle i-a eu un vilain tour.  
(Pou l' z' avintur's n'y a personn' qui l' dégomme).  
I-avot carrié des pél'rins à Bon-S'cours  
Et i rintrot saoul comm' quarant' mille hommes !



Quervé au point qu'i n'in véyot pus clair,  
I laissot s' biêt' d'aller à dia, à hute, —  
Et d' chipe et d' chop' l' carriol' roulot d' travers.  
Les voyageurs faisott'nt souvint l' culbute.

Les pauvres gins bourlott'nt cari-moncheau ;  
Les capiaux d' femm' s' boursouflott'nt au pus drôle,  
Leus plum's kaiues. Y-a pou dir' qu'in avot  
Fait battr' les coqs ed'dins l' fond del carriole...

Vrai, Cafougnette avot té un peu fort :  
Il avot bu l' canon à tous l' z' auberges.  
Si les pél'rins dé c' cop-là n' sont pas morts,  
Ch'est, qu' par bonheur, i-avott'nt servi la Vierge.

V'là Zeph qui dort ! l' quévau n'in march' qué mieux,  
Et, tant bien qu' mal, in prind tout d' mêm' l'avanche,  
Quand, vers l'indrot qu'in nomme *Au p'tit Bon Dieu*,  
Brouf ! dins les camps v'là l' voitur' qu'all' s'emmanche !

I fait brun soir, i n'y-a pus d' rémission,  
Les rou's d' carrett' disparaiss'nt dins l'argile !  
Nos voyageurs i prenn'nt eun' décision :  
« R'allons à pied, nous irons pus habile.

— Oui, mais l' quévau ? Cha n' s'rot pas fort humain  
Dé l' laisser là tout l' nuit souffert martyre » !  
Zeph, su l' banquet', dort toudis tranquill'mint.  
In n' sarot point l' rév'lier pour un impire !



« Li ? qu'i rest' là ! I n'a qu'à n' point êtr' saoûl !  
I nous in a fait vir assez in route !  
Dét'lons l' quévau, em'nons lé avec nous.  
L'autr', s'il a frod, il ira boire eun' goutte » !

R'ménant l' quévau, nos gins su *D'nain* s'in r'vont  
In maudissant l'ivrogn'rie imbécile.  
Zeph ronfl' tout l' nuit comme un accordéon :  
Mais, au p'tit jour, l' rosée alle el réville...

I-est démafié, fourbu, vaseux, asi,  
Raid' comme el planqu' qui li-a servi d' paillasse.  
S' langue est ripieus' comme un mur ed' crépi,  
Et s' tiête all' tourn' comm' les qu'vaux d' bos d' ducasse.

I veut busier, mais s' n' esprit fiche el camp.  
Aucun souv'nir au présint s' rassembelle :  
I-est dins s' voitur', n'y-a pus d' quévau pa d'avant !  
« Qu'est-c' qué ch'est d' cha ? qu'i rumin' dins s' cervelle...

— J' sus mi ? Au bin jé n' sus point mi ? Nigaud !  
Ch'est imbêtant dé n' pouvoir s' arconnaîte !  
Si j' sus bin mi ..., in ma volé m' quévau.  
Si j' sus point mi ..., j'ai trouvé eun' carrette ! »





**La fin du Monte***A Alfred Hazard.*

asse.  
Ch'étot du temps d' l'Etoile à queue  
Annoncé' pa les arménachs.  
Not' cœur battot comme un hoch' queue  
Tell'mint qué nous avott's el trác !

lle...  
In n' parlot fauque ed fin du monte,  
D' délug', d' boul'vers'mint sans parel !  
La lun', comm' du burre, allot fonte  
Dins l'immens' payèl' du solel !

Et l' feu s' répandant su la Terre  
Couvrant l' mont' dé s' terrip' fléau,  
Un grand trembelmint d'allot faire  
Craqu'ler not' planèt' comm' del chaux !

Ah ! c' cop-là ch' n'étot point pou rire !  
D'après l' prédiction des anciens,  
L'Etoile à queu', — n'y-a pas à dire, —  
Ch'étot vramint la fin des fins !



Aussi chacun i riot jonne.  
Malgré l' prochaine égalité,  
Beucop trannott'nt dins leu marronne  
D'avant l' grand jug'mint d' l'éternité !

El pus heureux ch'tot cor les biêtes.  
Tous l' z' animaux d' nos alintours  
N' sé souciott' pas eun' seul' milette  
D'être aussi près del fin d' leus jours.

Mais les avar's, les mauvais riches,  
Les égoïst's ed' parvenus,  
Ceux qui-ont toudis l'air d' s'in fiche,  
In v'là qui-étott'nt bin arkaius !

Les pauvr's, bons bougr's, par habitude  
Fixés su l' sort des sans-av'nirs,  
S' démandott'nt avec inquiétude,  
Si d' l'autr' côté ch' n'étot point pir'.

La vie humain' est si bizarre !  
In y rincontr' peu d' gins contints,  
Et, malgré tout, ch'est putôt rare  
Qu'in quitt' l'existenc' joyeus'mint.

Dins l' ciel rayonnant suspindue  
Comme eun' bell' montre et s' chaîne in or,  
Infin l'étoile à queue est v'nue  
Sans causer au monde aucun tort.



Quand in n'a pus vu cheull' comète,  
Chacun r'parlot d' ses émotions :  
« Mi, qui disot Zeph Cafougnette,  
J'avos bin pris mes précautions !

Avant qu' l'étoile à queu' s'amoutre,  
J' m'étois mis inter deux mat'las,  
Et tant qu'all' n'a point été outre  
Ej' n'ai jamais bougé dé d'là ...

Chaqu' momint j' rinfrognos m' n' échine  
Pou t'nir moins d' plache ed' large et d' long,  
Tout minc' comme inter deux tartines  
Eun' misérap' tringue ed' gambon !

Ch'est vrai ... in n' sait jamais ... peut-être  
Qué l' laine à mat'las m' protégeant,  
Dins l' z' espitur's ed' not' planète  
Ej' m'aros artrouvé vivant !

— Ouais ! qu'i fait l'un d' ses comarates  
Té pouvos fin bin réussir,  
Mais t' s'ros bintôt kaïu malate :  
Té t' s'ros innuyé à morir.

Qu'est-c' t'aros fait su l' terr' du monte,  
Tout seul, dins l'Univers intier ?  
— « Bé, qu'i dit Zeph, acout' queu conte !  
Eh bin ! j' m'aros mis cabar'tier » !



**Zeph Cafougnette à l'accrochache**

*A Aimé Blaise.*

Chaqu' jour, à l'accrochach', les mineurs s'interpellent.  
A l'armonte, à l' descent', les post's i s'arnouvellent.  
Les porions donn'nt des ordr's, tout l' mond' parle in mêm'  
Hiercheux et galibots blagu'nt et corsent l' boucan. [temps :  
Ch'est bin pus pir' souvint qu'au marché au fromache.  
V'là un tour qu'i-a cor eu Cafougnett' dins c' d'allache :

\* \* \*

*Batisse, s'adressant à Cafougnette :*

— Eh ! Zeph, t' verras t' t'à l'heure à l'interr'mint D'siré » ?

*L' porion, s'adressant à Cafougnette in mêm' temps :*

— Eh ! Zeph, t' f'ras attintion el tuyau i-est crévé » !

Cafougnett' lieu répond sans pinser à mal faire :

« L' tuyau i-est crévé, bon ! A queulle heur' qu'in l'interre » ?

Là-d'sus l' porion disput', croyant qu'in s' moquot d' li.

L'innochint Cafougnett' n'y-a jamais rien compris !





**Récolte miraculeuse***A Maurice Ruffin.*

Comm' Cafougnette i-armet del tierre  
Et qu'i l' cultiv' cor assez bin,  
Pou li avoir des gros peun's-tierres  
Y-arniquell' toudis à s 'gardin.

L'autr' jour, — l' conseil n'est point baroque, —  
In li-avot dit d' mettr', comm' fumier,  
Un bout d'étoffe, un morciau d' loque,  
Dins chaqu' mott' dûss' qu'i d'vot planter.

Cafougnett', fin contint d' l'arcette,  
S'in va cacher des vieux chiffons.  
Chaqu' jour y-in ramasse eun' mand'lette  
Dins les moncheaux d' chindr' du coron.

Et quand el Zeph plant' ses pétotes,  
Sitôt passés les derniers froids,  
Il instiqu' sous tierre, à chaqu' motte,  
Un bout d' loqu' comme un *Riz-Lacroix*.

I s' dit : « In va vir queu nouvelle » !  
Et i n'a point planté d' huit jours  
— Qu'i faich' biau temps au bin qui gèle —  
Qu' dé s' gardin, l' matin, i fait l' tour.



Infin i vot pointer l' verdure.  
L' brav' Cafougnette i s' réjouit.  
Comm' les feull's sont d'eun' bell' vénure,  
Es' figure all' s'épanouit.

Les Pâqu's arriv'nt dins l'intervalle,  
Et l' Zeph i met sin grand gilet  
Pou d'aller trois jours à l' noc' Chales, —  
Un d' ses cousins, dins l' Pas-d'-Calais.

S' femm' fait s' lessiv' pindant c' voyache,  
Et s' sert du gardin comm' curoir.  
Quand Cafougnett' r'vient du mariache,  
S' parc ed' peun's-tierre i-est plein d' mouchoirs.

In arrivant, s' première affaire,  
Sans mêm' r'tirer s' capiau-montant,  
Ch'est d'aller vir à ses peun's-tierre.  
S' parc i-est couvert ed' carrés blancs :

« Eh bin ! Cha va ! cri' Cafougnette.  
Ah ! ch'est des mouchoirs qui-a poussé !  
C' cop-chi, femm', not' fortune est faite.  
J' les conserv' pou les arpiquer.

Si d'un bout d' loqu' qui s'effiloche  
In obtient d' parels résultats,  
In r'plantant ces mouchoirs dé poche  
L'anné qui vient, j'arai des draps » !



**L' Champagne**

*A M. et M<sup>me</sup> Louis Lutaud.*

Un groupe ed' carbonniers d'vise au coin du peignon.  
I-ont quièr' s'arposer là, quand leu journée est faite.  
In saquant leu longu' pip', ces joyeux compagnons  
In dis'nt parfos des ceull's à fair' rire eun' brouette.

L'autr' jour, Zeph Cafougnett' parlot là d' du bon vin,  
Du bordeaux, du bourgogn', du vin blanc, du vin rouche.  
I-a bu del chicoré' tout' sa vi' l' pus souvint,  
Et in parlant d' vins fins, i vous met l'iau à l' bouche !

« A m' mod' toudis qu' té t' vant', li dit Zant' Cupélé,  
Pour un verre ed' pinard qué t' bos l' jour del ducasse,  
In dirot qu' té connos les liquid's arnommés.  
Té nous parle ed' bons vins, et ch'est t' vinaiqu' qui passe !

— Eh ! bin, qui répond Zeph, v'là l' preuv' qué j' m'y connos :  
A l' mon d'un marchand d' vin j'ai ouvré, jé m' rappelle.  
Après m' journée, à l' foss', tous les jours j'y allos :  
Vin roug', vin blanc, champan', j' mettos tout in bouteille.



— Alors, qu'il arprind Zant', té connos l' vin mieux qu' nous ?  
J' vos qué t' n'es point minteux et qu' té peux faire el crâne.  
Si té mettos l' champan' dins les boutell's, surtout !

— Oui, j' dis la vérité... ch'est bon, t' sais du champane !

— Eh ! bin t'in as d'jà bu, qu' t'in parle ed' si bon cœur ?

— Non, j' n'in ai jamais bu, mais ch'est bon, té peux m' croire.  
El biau frèr' du cousin d' l'amoureux dé m' bell' sœur  
I connoissot quéqu'un qui n' d'avot d'jà vu boire » !



Cafo  
I bu  
Un  
I n'a

Des  
S'ad  
Un  
« Eh

L'ho  
Rép  
« M

—  
Qu  
To



**Pauv' Cafougnette !***A Henri Guillaume.*

Cafougnett', dins s' jeuness', manquot souvint d' conduite.  
I buvot comme un tro et f'sot des dett's partout...  
Un jour, dins un café, i rintre, d'un air timite,  
I n'avot pus un liard et n'étoit point cor saoul.

Des messieurs juott'nt à cart's, et Cafougnett', bin vite,  
S'adresse à un gros riche au collet à minous, —  
Un minton à gradins boursouflé d' graisse à frites :  
« Eh ! l'homm', cha n' vous f'rot rien dé m' prêter quarant'  
[sous » ?

L'homm', fier comm' s'il arot invinté l' noir' tablette,  
Répond à Cafougnett' dé s' voix grasse ed' prélat :  
« Moi, vous prêter d' l'argent ? mais jé n' vous connais pas !

— Ch'est justémint pou cha, qu'i répond Cafougnette,  
Qué ch'est à vous surtout qué j' préfèr' m'adresser :  
Tous les ceux qui m' connott'nt, i n' veutt'nt point m'in prêter !





**Cafougnette marchand d' loques***A Alphonse Terroir.*

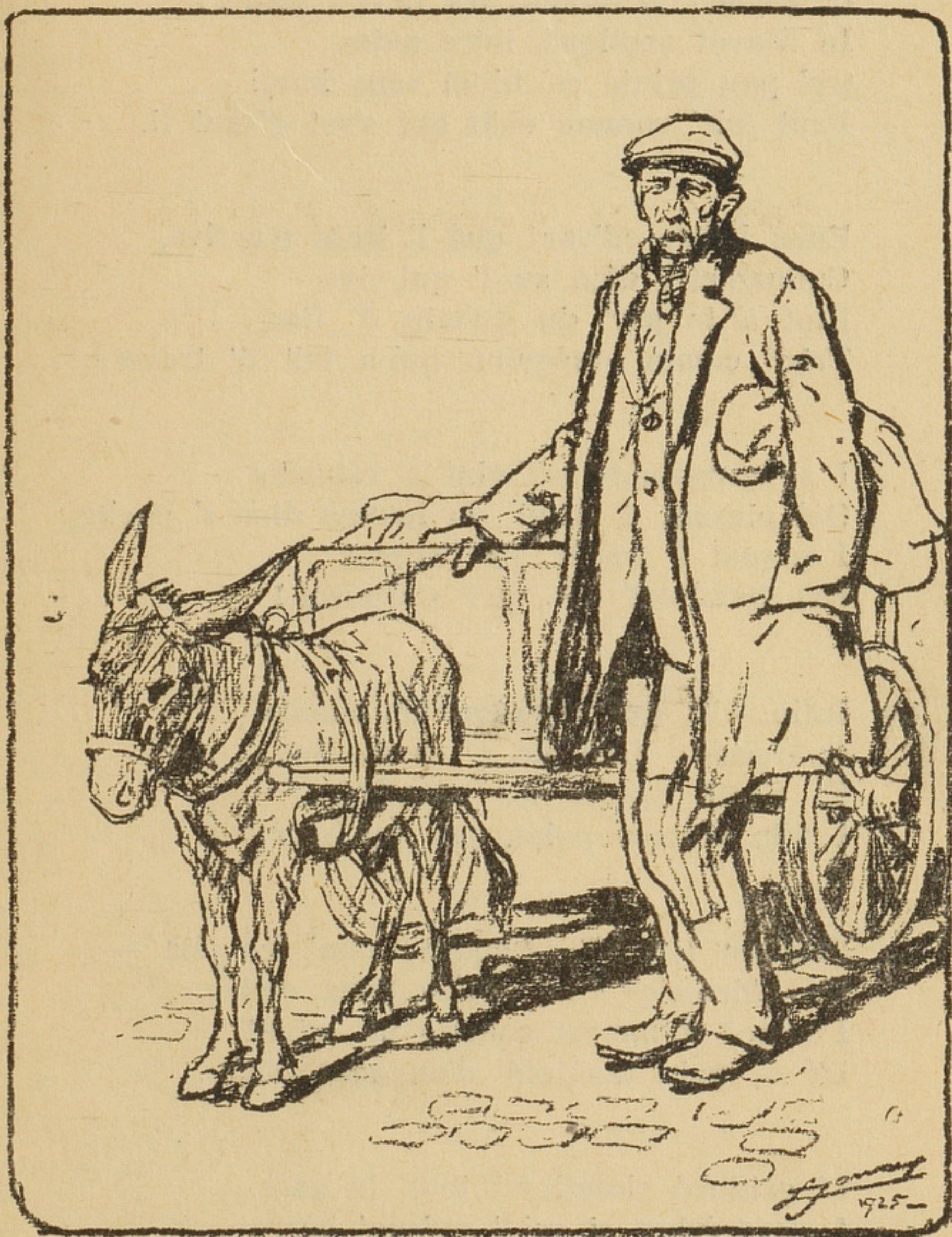
Zeph Cafougnett', jeune à l'époque,  
S'étot établi marchand d' loques.  
In sin rappelle, ... Ch'est quand s' baudet  
Il a parti pou s'ingager.

Un baudet, grand comme eun' maguette,  
Eun' tiot' carriol' comme eun' brouette,  
Suffisott'nt à not' huberlu.  
Pou carrier ses fouff's n'import' dù.

Oui ! mais i fallot qu'i s' déplache  
Pour acater l' z' objets d' ménache :  
Assiett's, goblets, terrin's, bidons,  
Qu'i vindot contr' des vieux chiffons.

Et Cafougnett', par poltronn'rie,  
N'avot jamais pris l' train d' sa vie !  
I fallot pourtant l' prindre, c' train,  
Pou sin commerce, un biau matin.





Cafougnette, marchand d' loques



C' voyach' li donnot les fièvr's sottes !  
In li-avot expliqué, intre autes,  
Qu' pou printe es' billet sans innui  
Faut fair' comme ch'ti qui s'rot d'avant li.

Eune heure ed'avant qué l' train n'arrive,  
Cafougnett', déjà su l' qui-vive,  
Etot à la gar' du qu'min d' fier,  
Trist' comm' quéqu'un qui-a fait d' travers.

I s' tourmintot tell'mint l' caboche  
Qu' pinsant d' print' du toubac dins s' poche,  
I saquot l' zostèr' pa l'accroc  
Del banquet' dù qu'i s'arposot !

Infin, v'là qui rappliqu' du monte.  
Cafougnett' finit dé s' morfonte  
Et r'vett' passer les voyageurs.  
I n'in connot point, par malheur.

Soudain i-arriv' — comme eun' tempête —  
Un cuirassier d'au moins deux mètres.  
I m'not s' bancal comme un infant  
Dé s' main mailloté' d'un gant blanc.

L' gaillard rimplissot tout' la gare.  
I s'ardréchot si raid' qu'eun' barre  
Et buquot s' sabre à continu,  
Quéqu'fos qu'in né l'arot point vu !



Cafougnett' pins' : « V'là chi m' n' affaire ...  
J' vas m' mettr' tout près dé c' militaire.  
J' cros qu' dé c' cop-chi j'ai trouvé l' joint.  
Eun' buqu' parell', j' né l' perdrai point » !

V'là l' sall' d'attent' plein' tout et outre.  
Un imployé douch'mint s'amoutre  
Et délivre infin les cachets.  
Les gins s' pochenn'nt comm' des saurets.

Pour êtr' servi, chacun s' débroulle.  
Not' cuirassier s' mélange à l' foule,  
Et Cafougnette i suit l' soldat  
Sans n' pus jamais l' quitter d'un pas !

Près du guichet, tout à l' foufielle,  
In ouvrant tout grand ses orelles,  
Il intind l' cuirassier qui dit :  
« Un' troisièm', militair', Paris » .

A s' tour, Cafougnett', comme un diape,  
S'écrie in approchant del trappe :  
« Ah ! bin à ch' t' heur' j'in sortirai !  
Eun' troisièm', marchand d' loqu's, Cambrai » !





## A Jules Mousseron

**Hommage** placé par le « Broutteux » en tête du 4<sup>e</sup> tome de l'édition complète de ses poésies tourquennoises.

A min brave ami Jules Mousseron  
 Qui-a chanté s' mine et sin coron,  
 J' li dédi' c' live d' garlousettes,  
 D' fabes, d' pasquill's et chansonnettes.  
 Mais qué j'admire c' copagnon  
 Si amiteux, si bon confrère,  
 Qui œuve à six chints pieds sous terre  
 A faire l' dur méti d' mineur !  
 Et, malgré c' fatigant labeur,  
 Y-a composé des poésies  
 Tout rimpli d' cœur, si raffinies,  
 Qui z'ont classé c' poèt' mineur  
 In des premis à l' plach' d'honneur !  
 Ah ! dù qui-est l' temps, min comarate,  
 Qu'in nous donnot eune arboussate  
 In dijant d'un ton méprijant :  
 — Arrièr' les poèt's patoisant ! —  
 Nous avons pris eun' belle arvanche  
 Et, j' diros même eune bonne avanche,  
 In nous contintant tous les deux,  
 Vin l' vi langache d' nos aïeux,  
 De chanter tour à tour, et à l'invi,  
 Not' pays natal, not' pétit' patrie.

Jules WATTEUW.



**Au Broutteux**

*Réponse du poète mineur insérée dans le 4<sup>e</sup> tome des œuvres de Jules Watteuw.*

Nous s'intindons, Broutteux, t'as t' brouett', j'ai m' berline.  
Nous les avons querqué's d' philosophi', d' gaîté,  
Sans prévoir des All'mands l'invasion assassine...  
J'ai raconté ailleurs comme i nous ont traité.

Y-ont aussi, su t' brouett', tassé crim's et rapines ;  
Mais t' brouette in bos d' France a fin bin résisté.  
V'là les boch's arpartis... T' brouette all' s'archémine  
Vers l'av'nir. Sin passé veut dir' : « Solidité ».

All's nous sont arvénu's, tes gentill's garlousettes,  
Rieus's ed' s'artrouver su l' planqu' dé t' chér' brouette, —  
Incor pus aguichant's qué les céris's Justin.

R'v'là tes joyeus's pasquill's, tert's comm' del pâte d' couque,  
Qui sont douch's à not' cœur comm' sont douch's à not' bouque  
El bon carré d'anisse et l' bonn' tarte à rojins.

Jules MOUSSERON.

*Denain, 5 Juin 1923.*



AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION

Published Weekly, except on Sundays, Holidays, and during the Summer Months, when it is published bi-weekly.

Subscription Price, \$5.00 per Annum in Advance. Single Copies, 15 Cents. Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917, Post Office at Chicago, Ill., under No. 101,000. Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917, authorized on July 1, 1918.

Postpaid. Payment in Advance. No subscription will be entered without payment in advance. Payment may be made by check, money order, or registered mail.

Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917, Post Office at Chicago, Ill., under No. 101,000. Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917, authorized on July 1, 1918.

Published by the American Medical Association, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill. 60610. Telephone: BR 3-2100.

Copyright, 1918, by American Medical Association

Printed in the United States of America

Ab  
Ab  
Ab  
Ab  
  
Ab  
Ab  
  
Ac  
Ac  
  
Ac  
Aff  
Ag  
Ag  
Ah



# GLOSSAIRE

DES PRINCIPALES EXPRESSIONS PATOISES

EMPLOYÉES DANS LES VOLUMES

*Fleurs d'en Bas, Croquis au Charbon*

*Feuillets noircis, Coups de Pic et Coups de Plume,*

*Au Pays des Corons, Eclats de Gaillettes,*

*Les Boches au Pays noir et*

*La Terre des Galibots*



**Abanger**, v. — Habiller (mal abangé, mal habillé).

**Abassier**, v. — Se baisser.

**Abe**, n. m. — Arbre.

**Abloquer**, v. — Travailler avec précipitation et sans aucun soin.

**About**, n. m. — Ennui, tintoin.

**About**, n. m. — Ouvrier d' « about ». (Ouvrier mineur travaillant aux réparations à même le puits de mine).

**Acater**, v. — Acheter.

**Accrochage**, n. m. — Entrée de chaque étage d'un puits de mine.

**Acouter**, v. — Ecouter.

**Affutiaux**, n. m. — Menus objets.

**Agobile**, n. f. — Objet sans valeur.

**Aguiter**, v. — Guetter, surveiller.

**Ahoque**, n. m. — Contretemps regrettable.



**Alfos**, adv. — Parfois.

**Alloter**, v. — Agiter, secouer. — Alloter (s'), v. pronominal.  
— Faire le faraud ; se dandiner.

**Aman**, n. f. — Maman.

**Amer** (cracher s' n'), — Se mettre en colère ; cracher  
son fiel, sa mauvaise humeur.

**Amicloter**, v. — Amadouer, câliner.

**A m' mote**, loc. adv. — A mon idée, à ma guise.

**Amonne**, n. m. — Aumône.

**Anche**, n. m. — Ange.

**Aniché**, adj. — Accroupi (de nicher).

**Appauïette**, n. f. — Appui.

**Aqueur** (il), (ind. pr.). — Accourt (du verbe accourir).

**Arbiner**, v. — Retourner sur ses pas.

**Arbuter**, v. — Buter, se cogner.

**Archelle**, n. f. — Baguette, tuteur.

**Archévoir**, v. — Recevoir.

**Arcommincher**, v. — Recommencer.

**Archos**, (j') v. (ind. pr.). — Reçois (je).

**Arculer**, v. — Reculer.

**Ardi**, n. m. — Coin en fer.

**Arfouler**, v. — Refouler.

**Arfuse**, (j') v. (ind. pr.). — Refuse (je).

**Argret**, n. m. — Regret.

**Arlaver** (s'), v. — Se laver entièrement le corps.

**Arnitoile**, n. f. — Toile d'araignée.

**Arot**, (il), v. (futur cond.). — Aurait (il).

**Arpasser**, v. — Repasser.

**Arposer**, v. — Reposer.

**Arrinche** (il), v. (ind. pr.). — Arrange (il).

**Arsaqué**, adj. — Retiré, renfrogné.

**Arséqui**, adj. — Desséché.



**Artrouve**, n. m. — Bal qui suit un repas de noce (réunion où l'on se retrouve).

**Artarder**, v. — Retarder.

**Artrouv'nt** (ils), v. (ind. pr.). — Retrouvent (ils).

**Arvénant**, n. m. — Revenant.

**Arvénu**, adj. — Revenu, arrivé.

**Arvis** (j'), v. (ind. pr.). — Revis (je), du verbe revivre (ar-vivre).

**Asi**, adj. — Très fatigué.

**Assasineux**, n. m. — Assassin.

**Assièche** (j'), v. (ind. pr.). — Assiège (j').

**Attiquer**, v. — Enfoncer, planter (On dit aussi « instiquer »).

**Aufrache** (faire), loc. — Saccager.

**Autermint**, adv. — Autrement.

**Aveine**, n. f. — Avoine.

**Avettis**, n. m. plur. — L'ensemble des cultures à la belle saison. (Du vieux français *advêtu*).

**Avo** (tout d' t'), loc. — Tout partout.

**Avottent**, v. (imp. ind.). — Avaient (du verbe avoir).

**Awui**, — Oui. (On dit aussi « aé »).

**Bac à chintes**, n. comp. m. — Bac aux cendres (sous le foyer).

**Babache**, n. f. — Baiser (substantif).

**Bañou**, n. m. — Méchant, mauvaise langue (du verbe bafier, baver).

**Baise**, n. f. — un baiser.

**Baise à bouquette**, n. comp. f. — Baiser sur la bouche.

**Ballon**, n. m. — Bonbon.

**Balour** (envoyer à), loc. — Faire une farce (de balourdise).

**Banque**, n. m. — Bille.

**Banqueter**, v. — Sauter par bonds successifs.

**Baquet**, n. m. — Bateau, péniche.



- Baraque**, n. f. — Roulotte de saltimbanque.
- Barouter**, v. — Charrier (dérivé du mot patois *Barou*, tombereau, autrefois barrot).
- Basier**, v. — Embrasser.
- Batisse**, n. pr. — Baptiste.
- Batrrouille**, n. f. — Barre de fer servant au forage des trous de mine.
- Beauco**, adv. — Beaucoup.
- Béguin**, n. m. — Calotte d'ouvrier mineur.
- Belle**, n. f. — La lune.
- Bénache** ou **Bénasse**, adj. — Bien aise.
- Berche**, n. f. — Berceau.
- Bercheuse**, n. f. — Femme qui berce les enfants.
- Berdin-berdio**, loc. — Sans aucun ordre, sans qu'aucune chose soit à sa place.
- Berdouiller**, v. — Bredouiller.
- Bergnouille**, n. f. — Chose futile, babiole, fadaise.
- Berlou**, n. ou adj. — Louche, atteint de strabisme.
- Berline**, n. f. — Wagonnet de mine.
- Bertonner**, v. — Bougonner.
- Bésonne**, n. f. — Besogne.
- Biau**, adj. m. — Beau.
- Bidon**, n. m. — Meuble, vaisselle.
- Biec**, n. m. — Bec.
- Biec-Bos**, n. m. — Imbécile, balourd (Biec-Bos en patois est le nom du pivoet).
- Bilanchoire**, n. f. — Balançoire.
- Binde**, n. f. — Bande, foule.
- Biser**, v. — Faire jaillir.
- Bisse** (vint de), n. comp. m. — Bise (vent de).
- Bistec**, n. m. — Bifteck.
- Biture**, n. f. — Ivresse complète.

Blan  
Blan  
su  
Blan  
Blati  
Boch  
Boisa  
Boqu  
Borra  
Bos,  
Bouch  
Bouch  
Boud  
Boug  
Boug  
Boute  
Bourl  
Bourl  
Bours  
Bourn  
Bout'  
Bowet  
(du  
Brade  
pri  
Brad'  
obj  
Bairc  
ver  
Brand  
Brang  
Brayon  
pleu



- Blanc-Bonnet**, n. m. — Femme (par allusion à la coiffure).  
**Blancheur**, n. f. — Végétation blanchâtre qui pousse sur les pièces de bois du fond de la mine.  
**Blanque**, adj. f. — Blanche.  
**Blatier**, n. m. — Qui agit et travaille sans soin.  
**Bochu**, n. adj. — Bossu.  
**Boisage**, n. m. — Charpentage d'une mine.  
**Boquerette**, n. f. — Petit bosquet.  
**Borraine**, n. f. — Pipe en terre.  
**Bos**, n. m. — Bois.  
**Bouchi-boula**, loc. — En désordre, pêle-mêle.  
**Bouchie**, n. f. — Bouchée.  
**Boudak**, n. m. — Gros bonhomme (de bouddha).  
**Bougeon**, n. m. — Echelon, traverse.  
**Bougnou**, n. m. — Fonds d'un puits de mine.  
**Boute-feu**, n. m. — Ouvrier chargé de mettre le feu aux mines.  
**Bourler**, v. — Rouler, dégringoler.  
**Bourlot**, n. m. — Boulot (de neige).  
**Boursiau**, n. m. — Bosse.  
**Bourriau**, n. m. — Bourreau.  
**Bout'lot**, n. m. — flacon en fer blanc du mineur (de bouteille).  
**Bowette**, n. f. — Voie taillée dans le roc des mines (du vieux mot « bove », galerie souterraine).  
**Brader**, v. — Gâter un enfant. Céder une marchandise à vil prix.  
**Brad'rie**, n. f. — Marché public où l'on vend de vieux objets, — des objets *bradés*.  
**Bairons**, (nous), v. (futur). — Pleurerons (nous), (du verbe » braire », pleurer).  
**Brand'ler**, v. — Branler, trembler.  
**Branque**, n. f. — Branche.  
**Brayou**, n. m. — Personne qui se plaint (du verbe « braire » pleurer).



- Breucq**, n. m. — Mortier, boue.  
**Breunette**, n. m. — Le soir, à la brune.  
**Briquet**, n. m. — Grosse tartine.  
**Briqueteux**, n. m. — Briquetier.  
**Brisaque**, n. m. — Personne qui casse fréquemment des objets par mégarde.  
**Brissoder**, v. — Gaspiller.  
**Brouet**, n. m. — Boue.  
**Brouzé**, adj. — Barbouillé, noirci (du mot *brou* — de noix).  
**Bruant**, n. m. — Hanneton (du verbe « bruire »).  
**Buquer**, v. — Frapper avec bruit, retentir.  
**Bure**, n. m. — Beurre.  
**Busier**, v. — Réfléchir.  
**Buquo**, n. m. — Tube de bois employé comme jouet, et d'où l'on chasse une petite balle d'étoupe au moyen de l'air comprimé produit par la pression d'un petit piston de bois.
- Caboche**, n. f. — Tête.  
**Cacher**, v. — Chercher.  
**Cacher à sous**, loc. — Aller réclamer de l'argent à un débiteur.  
**Cacheux d'gaillettes**, n. comp. m. — Personne qui cherche du charbon sur le « terri ».  
**Cacholer**, v. — Voir « décacholer ».  
**Cafouiller**, v. — Chercher.  
**Cafu**, n. m. — Ouvrière occupée au chargement des bateaux de charbon.  
**Caillau**, n. m. — Caillou.  
**Cambuse**, n. f. — Masure, vieille demeure.  
**Camp**, n. m. — Champ.  
**Camper**, v. — Faire craquer, faire sauter.

Cancho  
 Canger  
 Cante  
 Carrea  
 au  
 Caudro  
 Chuche  
 Chuine  
 Conter  
 Canteu  
 Cantia  
 Capiau  
 Caraco  
 Caram  
 eular  
 Carbon  
 Cardon  
 Carima  
 une  
 Carnéva  
 Carrett  
 Castona  
 Cat, n  
 Catouil  
 Cauche  
 Cha, p  
 Chabot  
 Châle o  
 Champ  
 Cherclé  
 Ches, a



**Canchon**, n. f. — Chanson.

**Canger**, v. — Changer.

**Cante** (j'), v. (ind. pr.) — Chante (je).

**Carreau**, n. m. — Emplacement qui entoure un puit au charbon.

**Caudron**, n. m. — Chaudron.

**Chucher**, v. — Sucer.

**Chuiner**, v. — Travailler sans relâche.

**Conterbindier**, n. m. — Contrebandier.

**Canteu**, n. m. — Chanteur.

**Cantiau**, n. m. — Chanteau, tranche. Par extension : cuisse.

**Capiau**, n. m. — Chapeau.

**Caracole**, n. f. — Escargot, coquillage.

**Caramel**, n. f. — Le mot « caramel » offre cette particularité qu'il est *féminin* en patois.

**Carbon**, n. m. — Charbon.

**Cardon**, n. m. — Chardon.

**Carimaflage**, n. m. — Embarras, fouillis (C'est peut-être une forme corrompue du mot « galimatias »).

**Carnéval**, n. plur. (les) — Carnaval.

**Carrette**, n. f. — Voiture.

**Castonate**, n. f. — Cassonade.

**Cat**, n. m. — Chat.

**Catouiller**, v. — Chatouiller.

**Cauchette**, n. f. — Chaussette.

**Cha**, pron. dém. — Cela.

**Chabot**, n. m. — Sabot.

**Châle** ou **Chachâle**, n. pr. — Charles.

**Champe**, n. f. — Chambre.

**Cherclé**, n. m. — Cercle de tonneau.

**Ches**, adj. dém. — Ces.



- Cheulle**, pr. f. — Celle.  
**Chi**, adv. — Ici.  
**Chiffloter**, v. — Siffler.  
**Chindrée**, n. f. — Terre battue formant le sol d'une habitation (Du mot « cendre »).  
**Chint**, adv. — Cent.  
**Chinte**, n. f. — Cendre.  
**Chirloute**, n. f. — Café.  
**Choler**, v. — « Crosser, jouer à la crosse ».  
**Cholette**, n. f. — Petite boule de bois qu'on projette au moyen de la « crosse ».  
**Choleux**, n. m. — Celui qui joue à la « crosse ».  
**Ch't**, ad. dém. m. — Ce, cet.  
**Ch'ti**, pron. — Celui.  
**Chu**, pron. dém. — Ce.  
**Chucarte**, n. f. — Bonbon, friandise (du mot chuc, sucre).  
**Chuss**, pron. dém. — Ce.  
**Cierche**, n. m. — Cierge.  
**Cinsièrre**, n. f. — Fermière (du vieux mot cense).  
**Cloquette**, n. m. — Clochette.  
**Colinette**, n. m. — Bonnet.  
**Comarate**, n. m. — Camarade.  
**Consommer**, v. — Brûler (pour consumer).  
**Contraindre**, v. — Contraindre, contourner.  
**Conter** (*r* sonore), prépos. — Contre.  
**Copernic** ou **Copernicque**, n. m. — Liqueur composée de genièvre et d'absinthe.  
**Coqu'leux**, n. m. — Amateur de combats de coqs.  
**Corage**, n. m. — Courage.  
**Cordiaue**, n. m. — Corde.  
**Coron**, n. m. — Pâté de maisons ouvrières.  
**Cossiau**, n. m. — Cosse de pois, de haricot.



- Cottron**, n. m. — Jupe. (dérivé du mot « cotte »)  
**Cougnets**, n. m. plur. — Coins en bois.  
**Couët**, n. m. — Poëlon (du mot « coué », dérivé de queue).  
**Coupette**, (à l') loc. — Au sommet.  
**Courbiner**, (se) v. pr. — Se baisser, se courber.  
**Couvieppe**, n. m. — Couvercle.  
**Coyëtte** (être à l'), loc. — Se mettre à son aise (du mot « quiet »).  
**Crapé**, n. ou adj. — Sale, malpropre.  
**Crapougner** (se), v. pron. — Se battre, se « cramponner ».  
**Cras**, adj. — Gras.  
**Criche** (qu'il), v. (subj. pr.). — Crie (qu'il).  
**Criquion**, n. m. — Grillon. — Personne très maigre.  
**Crombi**, adj. — Courbé, tors.  
**Crot** (i), v. (ind. pr.). — Croit (il).  
**Cueilleux-d'pons**, n. m. — Bêta (cueilleur de pommes).  
**Culle**, n. f. — Chemise de travail.  
**Curoir**, n. m. — Petit pré où l'on étend le linge pour le faire sécher.  
**Cutourniaux**, n. m. plur. — Culbute.
- Dache** ou **dachette**, n. m. — Petit clou.  
**Dainne**, n. m. — Sol, terre.  
**Dale**, n. m. — Porc.  
**Dallache** ou **dallage**, n. m. — Activité, mouvement, remue-ménage.  
**Daller**, v. — S'en aller.  
**Déberlouter**, v. — Verbe dérivé du mot « berlou » (louche) et dont le sens ironique ne peut guère se traduire en français que par retrancher ou supprimer le strabisme.  
**Débirouler**, v. — Rouler.  
**Débouser**, v. — Se désoler.



- Décacholer**, v. — Repousser, rejeter, chasser.  
**Décarocher**, v. — Perdre la raison.  
**Décempe**, n. m. — Décembre.  
**Déclaminter**, v. — Se lamenter.  
**Décrayonner**, v. — Retirer les scories d'un foyer.  
**Défuter**, v. — « Démucher », faire sortir d'un trou.  
**Dégaloper**, v. — Galoper.  
**Dégrioler**, v. — Glisser, patiner.  
**Déhanqué**, n. ou adj. — Déhanchée. Personne abimée, usée, vieillie.  
**Déloqu'té**, n. m. — Loqueteux, minable.  
**Démi-buse**, n. m. — Sorte de chapeau demi-haut (du mot buse, tuyau).  
**Déminge** (i), v. (ind. pr.) — Démange (il).  
**Dépouille**, n. f. — Habit (du mot dépouille).  
**Dépourer**, v. — Epousseter.  
**Déquindre**, v. — Descendre.  
**Dercher l'soupe**, loc. — Servir la soupe.  
**Déringe** (i), v. (ind. pr.) — Dérange (il).  
**Dérinvier**, v. — Eveiller.  
**Désivorer**, v. — Dévorer (en donnant un sens augmentatif à ce verbe).  
**Dévertir**, v. — Divertir.  
**Diale** ou **diape**, n. m. — Diable.  
**Diape-à-z'ailes**, n. m. — Diable ailé.  
**Dinguer** (faire), v. — Rejeter.  
**Dint**, n. m. — Dent (n. f.).  
**Dinture**, n. f. — Denture.  
**Dodophe**, n. pr. — Adolphe.  
**Dodore**, n. pr. — Isidore.  
**Don** (à), loc. — En ce temps-là.  
**Doubel**, adv. — Double.



**Doupe**, n. m. — Liard. Par extension, ce mot signifie argent (du mot double, doublon).

**Durance**, n. f. — Résistance. Action d'être endurant.

**Dùss**, adverbe de lieu. — Où.

**D'verrot**, v. cond. pr. — Deviendrait (du verbe devenir).

**D'vis'ries**, n. f. plur. — Causeries intimes, bavardage.

**D'zeur**, adv. — Au-dessus.

**E**, — Syllabe qu'on met devant certaines consonnes pour donner plus de vigueur à la phrase.

**Ecapper**, v. — Echapper.

**Ecour**, n. m. — Giron.

**Ecourcheué**, n. m. — Tablier (du mot écour, giron).

**Ecourite**, n. f. — Fouet.

**Ecravinter**, v. — Déchirer le ventre.

**Ecrèpe-salière**, n. m. ou f. — Avare (Avare se dit aussi « arabe »).

**Epomoner** (s') v. — S'époumonner.

**Equelle**, n. f. — Echelle.

**Equette**, n. f. — Petit morceau de bois obtenu par entaille.

**Equeumette**, n. f. — Ecumoire.

**Erdoubelle** (il), v. (ind. pr. — Redouble (il).

**Ergorgeot** (il), v. ind. pr. — Regorgeait (il).

**Ermonte**, n. f. — Montée.

**Erpos**, n. m. — Repos.

**Erposse** (s') v. (ind. pr.) — Repose (se).

**Erprunte**, v. — Reprendre.

**Ersaquer** (s'), v. pr. — Se retirer (du vieux mot « sacher », retirer).

**Ertirer**, v. — Retirer.

**Epautrer**, v. Ecrabouiller, écraser.

**Ertraite**, n. f. — Retraite.



- Erviens**, v. (impératif), — Reviens.  
**Escailleu**, n. m. — Vieil ouvrier qui charge du charbuo aux travaux du jour.  
**Espiter**, v. — Eclablousser (onomatopée).  
**Esqueutte**, v. — Secouer.  
**Estancener**, v. — Etançonner.  
**Estancenure**, n. f. — Etançon.  
**Estampé**, daj. m. — Levé debout.  
**Estriquer**, verbe — Toucher, frôler.  
**Escoupe**, n. f. — Pelle (du mot soucoupe).  
**Estoqué**, adj. m. — Abasourdi, cloué par la surprise (du mot estoc).  
**Essenne** (faire l'), loc. — Faire semblant.  
**Esquetter**, v. — Eclater.  
**Et**, pr. (*t* sonore). — Te (dans certains cas) ou tu.  
**Etaulette**, n. f. — Petite étable.  
**Euche**, v. (subj. pr. ). — Ait (du verbe avoir).  
**Eué**, n. m. — Œuf.  
**Exempe**, n. m. — Exemple.
- Faiche** (qu'il), v. subj. pr.) . — Fasse (qu'il).  
**Faille**, n. f. — Schiste mélangé de charbon.  
**Faiseu d'jeux**, n. comp. m. — Saltimbanque.  
**Fatigue**, n. f. — Fatigue.  
**Fauque**, adv. — Que, lorsque, seulement.  
**Fel**, adv. — Vite.  
**Femme**, n. f. — Femme, en patois, se prononce « faimmes »  
**Féniesse**, n. f. — Porte d'aérage au fond de la mine.  
**Ferniète**, n. f. — Fenêtre.  
**Feumière**, n. f. — Fumée.  
**Fichelle**, n. f. — Ficelle.  
**Fier**, (*r* sonore), n. m. — Fer.



- Fieu**, n. m. — Enfant, fils.
- Fin bin**, loc. — Parfaitement, très bien.
- Finferluche**, n. f. — Fanfreluche.
- Finiche**, a. (subj. pr.). — Finisse.
- Finiss'ment**, n. m. — Fin, terminaison.
- Fiscuit**, adj. m. — Ruiné, perdu, flambé.
- Fisquer**, v. — Regarder, observer (vient du mot fixer).
- Flammèque**, n. f. — Flammèche.
- Fonflir**, v. — Fléchir.
- Forche**, n. f. — Force.
- Fosselette**, n. f. — Fossette.
- Fouan**, n. m. — Taupe (du mot fouir).
- Fouftier**, n. m. — Trouble-fête, intrus.
- Fouir**, v. — Bêcher la terre.
- Fouissache**, n. m. — Coin de terre que l'on a bêché.
- Fourfetter**, v. — S'annoncer par un bruit léger (Ce mot me semble ne pas avoir d'équivalents en français).
- Fourniau**, n. m. — Fourneau.
- Fourque**, n. f. — Fourche.
- Fourquette** (à), oc. — A califourchon.
- Fourséquer** (s'), v. — Devenir casanier.
- Foustiquer**, v. — Agiter un bâton, un outil dans un trou.
- Funque** (i), v. (ind. pr.). — Fume (il).
- Funquer**, v. Fumer. (Au sens figuré : « fumer de colère, de dépit »).
- Funquière**, n. f. — Fumée.
- Friss'té-frousse**, n. — Conversation sans intérêt.
- Front** (à), loc. — A front, au bout.
- Gaigner**, v. — Epier, languir dans l'attente d'une chose (de guigner).
- Galaf**, n. m. — Gourmand.



- Gaillette**, n. f. — Morceau de charbon.
- Galibot**, n. m. — Jeune ouvrier mineur
- Gardé-vint**, n. m. — Paravent.
- Gargoter**, v. — Grelotter.
- Gasiau**, n. m. — Gosier.
- Gauque**, n. f. — Noix (du mot coque).
- Gins**, n. f. plur. — Gens.
- Gint**, n. m. — Individu.
- Glachon**, n. m. — Glaçon.
- Glicher**, v. — Glisser, patiner.
- Gloriette**, n. f. — Tonnelle, berceau.
- Gniaf**, n. m. — Pédant, poseur.
- Gogniette**, n. ou adv.j. f. — Personne qui louche.
- Gontier**, n. m. — Pièces de bois sur lesquelles on pose les tonneaux à la cave (de chantier).
- Gorgère**, n. f. — Col de la chemise de travail.
- Goyau**, n. m. — Cloison interposée entre le [puits] de mine et les échelles.
- Gravé**, n. m. — Grêlé.
- Grémion**, n. m. — Petit caillou.
- Grign'dints**, n. m. ou f. — Méchant.
- Grinch'mint**, n. m. — Grincement.
- Grusier**, n. m. — Groseillier.
- Guéïôle**, n. f. — Cage pour oiseau (du mot [geôle]).
- Guerzil**, n. m. — Grésil.
- Guerzin**, n. m. — Grêle.
- Guète**, n. f. — Guêtre.
- Guibolle**, n. m. — Jambe (terme ironique).
- Guife**, n. f. — Figure. (terme de mépris).
- Gui-guide**, (aller à), loc. — Plaisir d'aller en voiture.
- Guiller**, v. — Se dit d'une chose épaisse, sirupeuse, qui coule lentement.



**Guinse**, n. f. — Bonne chère.

**Habile**, adv. — Vivement, précipitamment.

**Hagner**, v. — Mordre.

**Haïure**, n. f. — Haie.

**Harnicures**, n. f. plur. — Harnais.

**Harondielle**, n. f. — Hirondelle (du mot aronde).

**Hercheux**, n. m. — Chargeur de houille au fond de la mine.

**Héritance**, n. f. — Héritage.

**I**, pr. — Il (I ne fait qu'une syllabe avec la voyelle qui peut suivre. On dit aussi « il », mais presque toujours « i » devant une consonne.

**Iau** n. f. — Eau.

**Ichi**, adv. — Ici.

**Imblave**, n. m. — Propos inutile.

**mbroulle**, n. f. — Embarras, gêne.

**Imbrunquer** (s'), v. pr. — Sommeiller, commencer à dormir.

**Immarvoyer**, v. — Faire rager.

**Impaffer** (s'), v. — Manger goulûment.

**Imponne**, v. ind. pr. — Empoigne (du verbe empoigner).

**In**, prép. et pr. — En. — Pron. : On. — Adj. : Un.

**Incacher**, v. — Chasser, faire partir.

**Inch'pé**, adj. — Ennuyé, embarrassé, Enchevêtré.

**Indrot**, n. m. — Endroit (on dit aussi indroit).

**Infournaquer**, v. — Mélanger, introduire, *fourrer* quelque part.

**Infroufieller** ('), v. pr. — S'embrouiller.

**Infuter**, v. — Introduire, emmancher.

**Ingélé**, part. pas. — Gelé.

**Inquinne**, n. f. — Echine.



**Inraqué**, adj. — Embourbé.

**Inserre**, v. ind. pr. — Enferme (du verbe enfermer).

**Insonne**, adv. — Ensemble.

**Instiquer**, v. — (Voir attiquer).

**Intindo** (à s' n'), loc. — A sa guise, selon son propre jugement.

**Intintion**, n. f. — Attention.

**Inter**, prép. — Entre. (Beaucoup de mots terminés par *re* subissent ainsi une inversion de ces deux lettres.

Ex. : conter, contre ; moinder, moindre ; pauver, pauvre.

La lettre finale *r* est toujours sonore dans la prononciation.

**Iou-lou**, loc. — Oh ! la la !

**Jingle**, v. — Jouer (du mot jongler).

**Jonne**, adj. — Jeune.

**Jonne**, adv. — Jaune.

**Jonquer**, v. — Joncher, éparpiller.

**Jour** (travailler au), loc. — Travailler pour les mines, mais en dehors de la fosse, du *fond*.

**J'tos**, v. (ind. pr.) — J'étais.

**Jue** (i), v. ind. pr. — Joue (il).

**Jueu**, n. m. — Joueur.

**Jus** (être), loc. — Etre épuisé, vidé.

**Jusse**, adv. — Juste.

**Jupon**, n. f. — Blouse de mineur.

**Kaiche**, v. subj. pr. — Qu'il tombe (du mot » kéhir»).

**Kéu**, adj. ou part. pas. — Tomber (Voir kéhir).

**Kéïère**, n. f. — Chaise (du mot chaire).

**Kéhir**, v. — Tomber (dérive du verbe choir)

**Kernet**, n. m. — Ruisseau.

**Kœurelle**, n. f. — Caillou très dur, sorte de grès.



- Labeur**, n. m. — Labour.  
**Lache**, n. m. — Lacet, piège.  
**Laïte**, n. pr. (diminutif) — Adelaïde.  
**Là-vo**, adv. — Là-bas.  
**Lazare**, n. m. — Misérable, pauvre diable.  
**Lapite**, n. m. — Ouvrier laborieux, mais malchanceux.  
**Leu** (*leu* n' devant un mot commençant par une voyelle)  
pr. et adj. — Leur.  
**Leum'chon** ou **lum'chon**, n. m. — Limace.  
**Leumion**, n. m. — Lumière (de lumignon).  
**Leum'rotte**, n. m. — Veilleuse.  
**Li**, pr. sing. — Lui.  
**Licot**, n. m. — Licol.  
**Lieu**, pr. plur. — Leur (pluriel de lui).  
**Liève**, n. m. — Lièvre.  
**Lime**, n. f. — Ligne (instrument du pêcheur).  
**Lolo**, n. m. — Lait.  
**Lon**, adv. — Loin.  
**Longuemint**, adv. — Longuement.  
**Loques** (des dimanches), n. f. plur. — Habillement du dimanche.  
**Loque-à-loqu'ter**, n. f. — Wassingue, serpillière.  
**Louchet**, n. m. — Bêche.  
**Lourdiaud**, n. m. — Lourdaud.  
**Lutteu**, n. m. — Lutteur.
- Machon**, n. m. — Maçon.  
**Machuré**, part. pas. — Ecorché.  
**Maclotte**, n. f. — Cheveux embroussaillés.  
**Mail'rie**, n. f. — Mairie.  
**Maisonne**, n. f. — Maison.  
**Maique**, adj. — Maigre.



- Maj'mint**, adv. — Mal fait.  
**Mallette**, n. f. — Bissac.  
**Malo**, n. m. — Guêpe, bourdon.  
**Mainbourné**, part. pas. — Bousculé, malmené.  
**Mancheau**, n. f. — Mont, monticule.  
**Mand'lette**, n. f. — Manne, panier en osier.  
**Marabout**, n. m. — Cafetière.  
**Maïpe**, n. m. — Marbre.  
**Marcotte**, n. f. — Belette.  
**Mariche** (qu'in s'), v. subj. pr. — Marie (que l'on se).  
**Marissiau**, n. m. — Cafard (insecte).  
**Marronne**, n. f. — Pantalon.  
**Maronner**, v. — Enrager.  
**Mate**, adj. (m. ou f.). — Fatigué.  
**Maux**, n. m. — Mal, douleur.  
**Mier**, v. — Manger.  
**Min**, pr. per. — A moi (disez-min, dites-moi).  
**Mingerlot**, adj. — Maigrelet.  
**Minteu**, n. m. — menteur.  
**Miraque**, n. m. — Miracle.  
**Mitan**, n. m. — Milieu.  
**Min**, adj. poss. — Mon.  
**Mote**, n. f. — Mode.  
**Moinder** (r sonore), adj. — Moindre.  
**Mon** (à l'), loc. adv. — A la maison de ...(Cette locution est toujours suivie du nom de la personne habitant la maison dont on parle).  
**Monne**, n. m. — Monde.  
**Mordache**, n. — Mordage (terme de pêche).  
**Mouf'ter**, v. — Murmurer.  
**Moumint**, n. m. — Moment.  
**Mouquo**, n. m. — Mouchoir.

Mourdr  
 Moutre  
 Muche-  
 Mourm  
 Muche  
 Mucho

Nanan  
 Naviau  
 Neiche  
 Nènes  
 Nettia  
 Nigue  
 Ninoc  
 Nippe  
 Nique  
 Noir'  
 Nonot  
 Noser  
 Nué,  
 Nuel

Oblie  
 Offle  
 Omb  
 Onc  
 Onq  
 Ora  
 Orn  
 Ort  
 Oss  
 Osi



**Mourdreux**, n. m. — Méchant.

**Moutrer**, v. — Montrer.

**Muche-muche** (in), loc. adv. — En cachette.

**Mourmaquer**, v. — Machonner, murmurer.

**Mucher**, v. — Cacher (du vieux mot musser).

**Muchot** (i), v. imp. ind. — Cachait (il).

**Nanan** (faire), loc. — Dormir, faire dodo.

**Naviau**, n. m. — Navet.

**Neiche**, n. f. — Neige.

**Nénest**, n. pr. — Ernest.

**Nettiache**, n. m. — Nettoyage.

**Niguedoule**, n. m. — Imbécile, bête.

**Ninoche**, n. m. — Innocent.

**Nippé**, adj. — Habillé.

**Niquet**, n. m. — Sieste (du mot « nicher »).

**Noir'glache**, (i fait), loc. — Verglas (il fait).

**Nonottes**, n. m. — Petites mains (du mot « menottes »).

**Nosette**, n. f. — Noisette.

**Nué**, adj. — Neuf, nouveau (son féminin est nuève, neuve)

**Nuel**, n. pr. — Emmanuel (familièrement).

**Oblier**, v. — Oublier.

**Offlette**, n. f. — Gaufre.

**Ombe**, n. f. — Ombre.

**Oncque**, n. m. — Oncle.

**Onque**, n. f. — Ongle (n. m.).

**Orache**, n. m. — Orage.

**Ormoire**, n. f. — Armoire.

**Ortelle**, n. f. — Orteil (n. m.).

**Ossiau**, n. m. — Os.

**Osiau**, n. m. — Oiseau.



**Othieu**, n. m. — Outil.

**Oute**, prép. — Outre, au-delà.

**Ouvrant** (jour), loc. — Jour de travail.

**Pa**, pr. — Pas.

**Pagnan**, n. m. — Brioche (du mot « pain »).

**Pain-d'cuitie**, n. comp. — (Pain de cuitée) pain fait par la ménagère.

**Palle**, n. f. — Paille.

**Palette**, n. f. — Visière.

**Palisarte**, n. f. — Palissade, clôture.

**Panchelette**, n. m. — Panse.

**Panier**, n. m. — Tonneau utilisé dans le puits de mine avant l'invention des cages. On l'emploie encore lors du fonçage d'un puits.

**Parache**, n. m. — Parage, endroit.

**Passée**, n. f. — Petite veine de charbon souvent inexploitable.

**Par à tour**, loc. — A tour de rôle.

**Par chi**, loc. adv. — Par ici.

**Parell'mint**, adv. — Pareillement.

**Parfond**, adv. — Profondément.

**Parte** (i), v. (ind. pr.) — Part (il).

**Patiau**, n. m. — Embarras, gêne.

**Pau**, loc. — Par le...(dans certains cas).

**Payèle**, n. f. — Poêle à frire.

**Peignon**, n. m. — Pignon d'une maison.

**Pétote**, n. f. — Pomme de terre (de patate).

**Peun'tierre**, n. f. — Pomme de terre.

**Pépère**, n. m. — Grand'père (familièrement).

**Péqueux**, n. m. — Pécheur.

**Percot**, n. m. — Perche (poisson).

Perlico

Péreur

Peuch

Piau,

Pièche

Pierch

Piet'n

Pilot,

Pinch

Pinch

Pionn

Pierre

Pind'

Pipi

Pique

Pisso

Plati

Pleu

Pleu

Pleu

Plon

Poch

Poch

Pod

Polo

Pon

Poq

Poré

Poré

Pou

Pou



- Perlicoco**, n. m. — Jeu d'enfant.  
**Péreux**, adj. — Peureux.  
**Peuche** (qu'il), v. (subj.pr.) — Puisse (qu'il).  
**Piau**, n. f. — Peau.  
**Pièche**, n. f. — Pièce.  
**Pierche**, n. f. — Mât pour le tir à l'arc. Perche.  
**Piet'ner**, v. — Piétiner.  
**Pilot**, n. m. — Bois de soutènement.  
**Pincher**, v. — Pincer.  
**Pinchon**, n. m. — Pinson.  
**Pionne**, n. f. — Pivoine, fleur.  
**Pierre-finte** (geler à), loc. — Pierre fendre (geler à).  
**Pind'loquer**, v. — Pendre, accrocher.  
**Pipi-malo**, n. m. — Frelon, bourdon.  
**Piqueteu**, n. m. — Ouvrier qui coupe les blés (faucheur).  
**Pisson** ou **pichon**, n. m. — Poisson.  
**Platiau**, n. m. — Plateau.  
**Pleumache**, n. m. — Plumage.  
**Pleume**, n. f. — Plume.  
**Pleuve**, n. f. — Pluie.  
**Plonquer**, v. — Plonger, descendre rapidement.  
**Poché**, adj. — Meurtri, pressé, abimé.  
**Pochenne** (du verbe « pochenner »), — Presser contre soi.  
**Pod** (*d* non sonore), n. m. — Poids.  
**Pologinelle**, n. m. — Polichinelle.  
**Pon** ou **Pun**, n. m. — Pomme (n. f.).  
**Poquettes**, n. f. plur. — Marques de petite vérole.  
**Porée**, n. f. — Purée.  
**Porion**, n. m. — Contremaître dans les mines.  
**Pou**, prép. — Pour (pou se dit habituellement devant un mot commençant par une consonne).  
**Pourcheau**, n. m. — Porc, pourceau.



- Pourcheau-d'mur**, n. comp. — Cloporte.  
**Pourménade**, n. f. — Promenade.  
**Pourre**, n. f. — Poudre à mine.  
**Pourrette**, n. f. — Poudre.  
**Pourléquer**, v. — Lécher.  
**Preume**, adj. — Premier.  
**Pronne**, n. f. — Prune (au figuré : coup).  
**P'tit'mint**, adv. — A peine.  
**Puche**, n. f. — Puce.  
**Puche**, n. m. — Puits.  
**Puisette**, n. f. — Epuisette.  
**Pun d'capindu**, n. comp. m. — Pomme de Capendu.  
**Puss'qué**, conj. — Puisque.  
**Putôt**, adv. — Plutôt.
- Qué ou qu'**, pr. — Quoi ou que. — Où (adverbe de lieu).  
**Quémin ou qu'min**, n. m. — Chemin. — Quémin d'fier (chemin de fer).  
**Quéniole**, n. m. — Gâteau de Noël.  
**Quémiche ou quémisse**, n. f. — Chemise.  
**Quequ'fos**, adv. — Quelquefois.  
**Quer**, (*r* sonore), loc. — Avoir quer, aimer, préférer, chérir.  
**Quercheux-ch'faux**, n. comp. m. — Ouvrier occupé à la « recette » d'un puits.  
**Querqué**, adj. — Chargé.  
**Quère**, v. — Chercher, aller chercher (du verbe quérir).  
**Querque**, n. f. — Charge.  
**Quertin**, n. m. — Panier.  
**Quérue**, n. f. — Charrue.  
**Queude**, n. m. — Coude.



- Queuesse** ? conj. ou adv. — Pourquoi ? Qui ?  
**Queurt** (i), v. (ind. pr.) — Court (il).  
**Queuette** (faire), loc. — Faire l'école buissonnière (rester à la queue).  
**Queute**, v. — Coudre.  
**Qu'mint**, adv. — Comment.  
**Quévau** ou **qu'vau**, n. m. — Cheval.  
**Qu'ménée**, n. f. — Cheminée.  
**Qu'mincher**, v. — Commencer.
- Rabistoquer**, v. — Rafistoler.  
**Raccomodeu**, n. m. — Vieil ouvrier occupé aux réparations diverses de la mine.  
**Raccourche**, n. f. — Bout de bois.  
**Raite**, adj. — Rapide.  
**Rallons**, v. (imp.) — Retournons (des verbes aller, raller).  
**Rambuquer**, v. — Superlatif de buquer. (Voir ce mot).  
**Ramon**, n. m. — Balai.  
**Ramounette**, n. f. — Balai.  
**Ramouneu**, n. m. — Balayeur.  
**Randouiller**, v. — Frapper à grands coups.  
**Rapager**, v. — Apaiser.  
**Raque** (être en), loc. — Etre en panne.  
**Raquerpi**, adj. — Ridé.  
**Rasette**, n. f. — Binette (outil de jardinage).  
**Rapaiser**, v. — Voir rapager.  
**Rasiner**, v. — Essuyer le fond d'un plat.  
**Rassaquer**, v. — Retirer (voir saquer).  
**Rassersir**, v. — Repriser, remailler.  
**Raton**, n. m. — Crêpe (n. f.) ; au figuré : coup, horion.  
**Ravettier**, v. — Regarder (on dit aussi : vettier, r'vettier, raviser).



- R'biner**, v. — Retourner sur ses pas, rebrousser chemin.  
**R'busier**, v. — Penser, se remémorer.  
**R'chevoir**, v. — Recevoir.  
**R'cran**, n. m. — Fatigué.  
**Reine-Claute**, n. f. — Reine-Claude.  
**Résoute**, v. — Résoudre.  
**Rescappé**, adj. ou n. m. — Echappé.  
**Restapler**, v. — Démolir, abattre.  
**Rétiau**, n. m. — Rateau.  
**Révelle**, (i), v. (ind. pr.) — Réveille (il).  
**Révernir** (se), v. pron. — Tomber, s'étaler par terre.  
**Rhabillure**, n. f. — Vêtement.  
**Rimplacher**, v. — Remplacer.  
**Rimmonchelé** adj. — Amoncelé.  
**Rincontré**, v. (part.pas.) — Rencontré.  
**Riv'ter**, v. — Effleurer.  
**R'jointe**, v. — Rejoindre.  
**Rogneu**, n. m. — Personnage insipide, déplaisant. Adj.  
     Rugueux, sec.  
**Romatique**, n. m. — Rhumatisme.  
**Roncque**, n. f. — Ronce.  
**Rouche**, adj. — Rouge.  
**Rouière**, n. f. — Blouse, sarrau.  
**Rot'lot**, n. m. — Roitelet.  
**R'serché**, adj. — Recherché, choisi.  
**Ruate**, n. f. — Ruade.  
**Rucheau**, n. m. — Ruisseau.  
**R'winches**, n. f. plur. — Ronces.  
  
**Sa**, n. m. — Sac. (Saquée, n. f. : contenu d'un sac).  
**Sabe**, n. m. — Sable.  
**Sache**, adj. ou n. m. — Sage.



- Sanne** (du verbe » sanner », sembler), — Semble.
- Saquer**, v. — Tirer à soi.
- Saquie**, n. f. — Contenu d'un sac.
- Saquoi**, n. f. — Chose.
- Satiaux**, n. f. — Sac à tabac. Petit sac.
- Secque**, adj. f. — Sèche.
- Séhu**, n. m. — Sureau.
- Séminche** ou **s'minche**, n. f. — Semence.
- Seu**, adj. — Seul.
- Seûr**, adj. — Sûr.
- Seur'mint**, adj. — Seulement.
- Séyau**, n. m. — Seau.
- Simbel'mint**, adv. — Semblablement.
- Simulaque**, n. m. — Simulacre.
- Sintir**, v. — Sentir.
- Sion**, n. m. — Banc de charbon.
- Sé**, n. m. — Sel.
- Sogner**, v. — Soigner.
- Soile**, n. m. — Seigle.
- Soïarte**, n. f. — Scie. Au sens figuré : personne ennuyeuse.
- Solant**, adj. — Espiègle, difficile, remuant (de soûlant).
- Solte**, n. f. — Solde.
- Souffelle**, v. (ind. pr.) — Souffle.
- Soufflette**, n. f. — Ampoule.
- Souglou**, n. m. — Hoquet (Onomatopée patoise rappelant le mot français « glouglou »).
- Soulageotent** (i), v. (Imp. ind.) — Soulageaient (ils).
- Soumaquer**, v. — Parler en larmoyant.
- Spectaque**, n. m. — Spectacle.
- S'qu'à**, loc. — Jusqu'à dans (certains cas).
- Supéruelle**, n. f. — Soupirail.
- Surielle**, n. f. — Oseille (du mot sûr, acide).



- Taïons**, n. m. plur. — Aïeux, ancêtres.
- Taiche** (qui s'), v. (subj. pr.) — Taise (qu'il se).
- Taillette**, n. m. — Morceau de bois aiguisé aux deux bouts (jouet). On dit aussi « guise ».
- Taillu**, n. m. — Nuage, pluie.
- Tant qu'**, loc. — Pendant que (dans certains cas seulement).
- Tapure**, n. f. — Mal de reins.
- Tartagnolle**, n. f. — Gifle.
- Tassiaux**, n. m. plur. — Pièces de raccommodage dans les mines (tasseaux).
- Tatouille**, n. f. — Tripotée, grêle de coups.
- Té**, pr. — Tu.
- Termisse**, n. f. — Tiroir du moulin à café (de trémie).
- Téquér**, v. — Hocqueter par manière de tic. (Tiquer)
- Terri**, n. m. — Monticule composé de cailloux inutiles retirés de la fosse.
- Tertoutes**, adj. m. — Tous.
- Teuche**, n. f. — Personne désagréable.
- Timpêter**, v. — Disputer, grogner.
- Thiophi**, n. pr. — Théophile.
- Ti**, pr. — Toi, à toi. — Mi : moi, à moi.
- Tierre**, n. f. — Terre — Petit jardin dans les champs.
- Tillage**, adj. — Alerté, nerveux, résistant.
- Tiesse**, pr. — Qui ? (S'emploie interrogativement dans certains cas.)
- Tisse**, n. pr. — Baptiste (diminutif).
- Tis'nier**, n. m. — Tisonnier.
- Tit**, n. m. — Gosier.
- Tintin**, n. pr. — Célestin (diminutif).
- Tiot, tiote**, adj. — Petit, petite.
- Tirlibibi**, n. m. — Jeu forain.



- Tisaine**, n. f. — Tisane.  
**T'nure** (à), loc. — A continuer.  
**Tonniau**, n. m. — Tonneau.  
**Tortinant**, part. pr. — Tortillant.  
**Torpie**, n. f. — Toupie.  
**Tot**, n. m. — Toit.  
**Toubac**, n. m. — Tabac.  
**Toudis**, adv. — Toujours. (L'origine latine s'y reconnaît : *dies*, jour).  
**Touquette**, n. f. — Morceau de pain trempé dans la soupe.  
**Touquer**, v. — Tremper.  
**Tourton**, n. m. — Tarte, galette (du mot *tourte*).  
**Toussainer**, v. — Tousser sans force.  
**T'qu'à**, loc. — Jusqu'à (Voir *s'quà*).  
**Tralène**, n. f. — Trèfle (plante).  
**Trannant**, adj. — Tremblant.  
**Trannette**, n. f. — Effroi, peur.  
**Trisse**, adj. — Triste.  
**Tro**, n. m. — Trou.  
**Troé**, adj. — Troué.  
**Trinch'fil**, n. m. — Laine qui coupe le milieu d'une corde d'arc.

**Ué**, n. m. — Œuf.

- Vache** (qu'il), v. (subj. pr.) — Aille (qu'il).  
**Velle** (i), v. (ind. pr.) — Veille (il).  
**Vettier**, v. — Regarder (Voir *ravettier*).  
**Veuros** (j'), v. (ind. pr.) — Voudrais-je.  
**Veutent** (i), v. (ind. pr.) — Veulent (ils).  
**Verche**, n. f. — Verge en fer sur laquelle est fixé l'oiseau d'un tir.



**Veyant**, part. pr. — Voyant.

**Vieilles preutes**, loc. (fém. plur.) — Vieilles histoires.

**Vier** (*r* sonore), n. m. — Ver.

**Vierche**, n. f. — Vierge.

**Viés'ries**, n. f. pl. — Vieux meubles, vieux chiffons, vieilles choses.

**Vindot** (i), v. (imp. ind.) — Vendait (il).

**Vire**, v. — Voir.

**Visin**, adj. ou n. m. — Voisin.

**Voche** (qu'il), v. (subj. pr.) — Voie (qu'il).

**Vo, vou**, adj. — Votre (Se transforme habituellement en « v'n » devant un mot commençant par une voyelle)

**Voïette**, n. f. — Petit sentier (diminutif du mot voie).

**Vot** (i), v. (ind. pr.) — Voit (il).

**Vute**, adj. — Vide, A vide : A vute.

**Wuidier**, v. — Vider, sortir.

**Zeph**, n. pr. — Joseph (diminutif familier).





## Complément au Glossaire

**Accruir**, V. — Mouiller.

**Arfait au même** (être) V. — Vaincu, battu, dupé.

**Arménach**, n. m. — Almanach.

**Arniquelle**, V. (Il) Toucher, remuer quelque chose en mettant en désordre ce qui était rangé.

**Couturmette**, n. f. — Culbute, (Voir «cutourniaux»).

**Démafié** (Etre). — Etre malade, dérangé le lendemain d'une débauche.

**Desbottache** n. m. — Action de se déshabiller pour travailler plus à l'aise.

**Escaillache**. — Charbon de mauvaise qualité.

**Etoile-à-queue**. — Comète.

**Foufielle** (Etre à l') Troublé par la hâte, embrouillé.

**Héritance Marmoura**. Héritage factice que des héritiers ont espéré en vain toucher.

**Holène**, n. f. — Chenille.

**Joque**, (Etre à). — En repos.

**Joquer** V. — Chômer.

**Maguette**, n. f. — Chèvre.

**Pain d'alouette**. — Bout de tartine beurrée, reste du déjeuner de l'ouvrier, gardé pour l'enfant.

**Patriquer** V. — Voyez pochéner.

**Péquée**, n.f. — Famille, maisonnée.

**Pics-et-les Poques** (Passer les) Souffrir, être harcelé, rançonné, taquiné.

**Pluqueter** V. — Manger sans appétit.

**Quervé** (Etre). — Etre saoul, ivre-mort.

**Réduit à plates coutures** (Etre) Extrêmement fatigué.

**Saque-et-pousse**. — Trombone.

**Vénure**, n.f. — Ce qui vient au fur à mesure.

**Wardé** V. — Garder, conserver.

**Waté** n. f. — Gâté (enfant gâté).



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| Préface de Manoël Gahisto . . . . .                  | 5   |
| Les Fougères noires . . . . .                        | 11  |
| L' Pain d'alouette . . . . .                         | 17  |
| L'ouverrier à l' veine . . . . .                     | 20  |
| Quatre sous d' bonheur . . . . .                     | 26  |
| Blanc et noir . . . . .                              | 28  |
| A un jeune ouvrier mineur . . . . .                  | 29  |
| Hommage « Aux Rosati de Paris » . . . . .            | 30  |
| Misères sœurs . . . . .                              | 34  |
| Aux Enfants d' Liévin morts pour la France . . . . . | 41  |
| Villars et la Paix générale . . . . .                | 46  |
| A-propos humorisque sur la Musique . . . . .         | 56  |
| Pou m' tiote Francine . . . . .                      | 66  |
| Pou m' tiote Jeannette . . . . .                     | 67  |
| Pou Pierrot, m' tiot garchon . . . . .               | 68  |
| Les deux commères . . . . .                          | 69  |
| Les gardins ouvrieriers . . . . .                    | 75  |
| I vaut mieux s' taire . . . . .                      | 80  |
| Les Coulonneux . . . . .                             | 82  |
| L' graisse pou les ch'veux . . . . .                 | 85  |
| Cafougnette a trouvé eune carrette . . . . .         | 88  |
| La fin du Monte . . . . .                            | 91  |
| Zeph Cafougnette à l'accrochache . . . . .           | 94  |
| L' récolte miraculeuse . . . . .                     | 95  |
| L' Champane . . . . .                                | 97  |
| Pauve Cafougnette . . . . .                          | 99  |
| Cafougnette, marchand d' loques . . . . .            | 100 |
| A Jules Mousseron . . . . .                          | 104 |
| Au Broutteurs . . . . .                              | 105 |
| Glossaire . . . . .                                  | 107 |



5  
1  
7  
0  
3  
8  
9  
0  
4  
  
6  
6  
6  
7  
8  
9



Ouvrages du même Auteur :

|                                                                           |      |
|---------------------------------------------------------------------------|------|
| <b><i>Fleurs d'en Bas</i>, 8<sup>e</sup> édition</b> . . . . .            | 3.00 |
| (1 <sup>re</sup> Edition 1897)                                            |      |
| <b><i>Croquis au Charbon</i>, 7<sup>e</sup> édition.</b> . . . . .        | 3.00 |
| (1 <sup>re</sup> Edition 1899)                                            |      |
| <b><i>Feuillets noircis</i>, 7<sup>e</sup> édition</b> . . . . .          | 3.00 |
| (1 <sup>re</sup> Edition 1901)                                            |      |
| <b><i>Coups de Pic et Coups de Plume</i>, 6<sup>e</sup> édition</b> . . . | 3.50 |
| (1 <sup>re</sup> Edition 1904)                                            |      |
| <b><i>Au Pays des Corons</i>, 5<sup>e</sup> édition.</b> . . . . .        | 3.50 |
| (1 <sup>re</sup> Edition 1907)                                            |      |
| <b><i>Eclats de Gaillettes</i>, 3<sup>e</sup> édition</b> . . . . .       | 3.00 |
| (1 <sup>re</sup> Edition 1913)                                            |      |
| <b><i>Les Boches au Pays Noir</i>, 2<sup>e</sup> édition</b> . . . . .    | 3.00 |
| (1 <sup>re</sup> Edition 1920)                                            |      |
| <b><i>La Terre des Galibots</i>, 2<sup>e</sup> édition</b> . . . . .      | 3.50 |
| (1 <sup>re</sup> Edition 1923)                                            |      |
| <b><i>Cafougnette à Paris</i>, monologue.</b> . . . . .                   | 0 50 |



IMPRIMERIE  
TH. & A. PLOUVIER & C. CHARTREUX  
CARVIN-HÉNIN - 57830